A 576261

ALP. TESTE

COMMENT ON DEVIENT HOMŒOPATHE

H615.53
T34

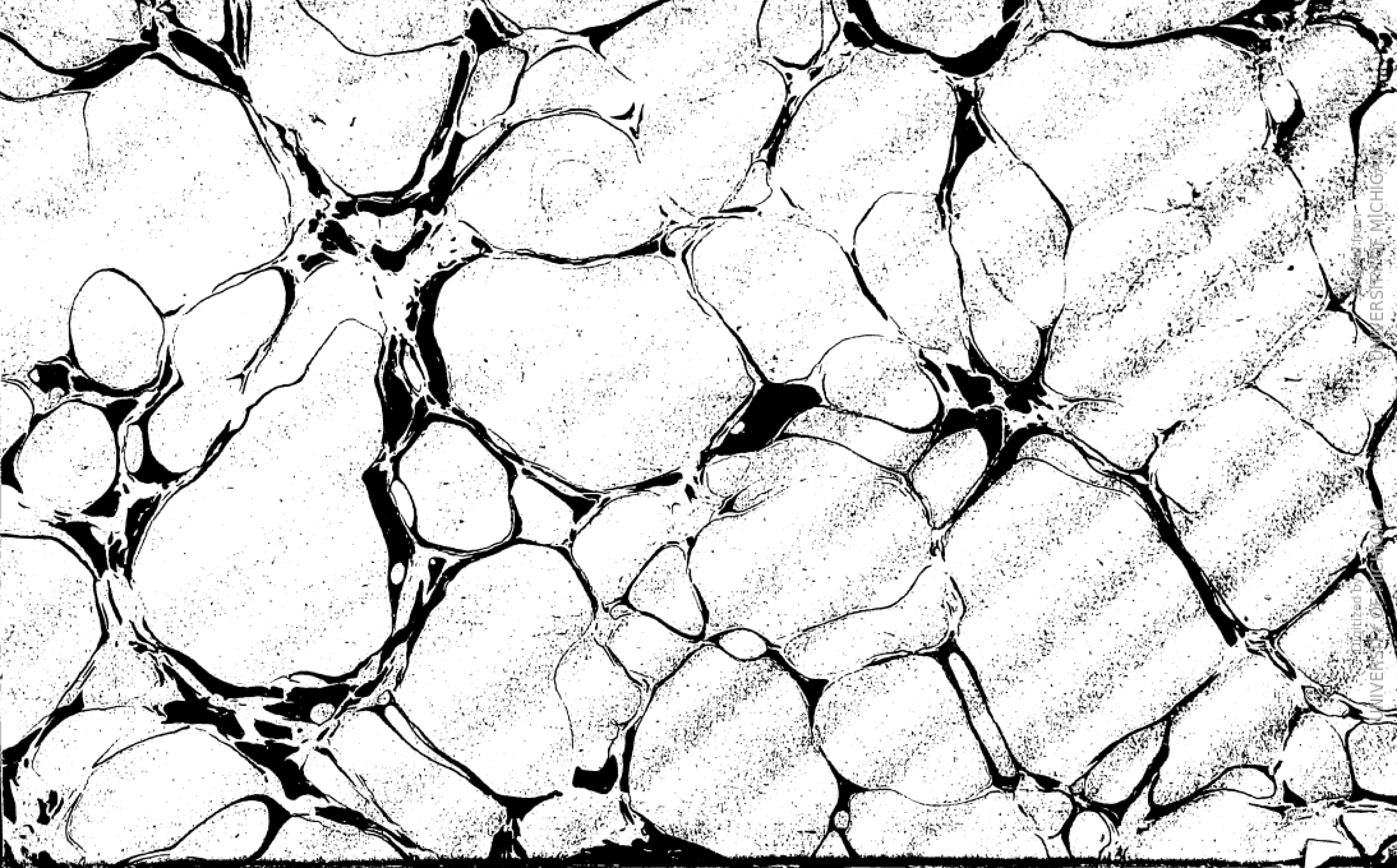
UNIV. OF MICH.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

1837
ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN.
UNIVERSITY OF MICHIGAN



Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMMENT

ON DEVIENT

HOMŒOPATHE

PAR

Le Dr Alphonse TESTE

Ancien président de la Société médicale homœopathique de France

Il faut presque du génie pour
comprendre le génie.

TAIGNE.

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES,	MADRID,	NEW-YORK,
HIPPOLYTE BAILLIÈRE	C. BAILLY-BAILLIÈRE	BAILLIÈRE BROTHERS

LEIPZIG, E. JUNG-TREUTTEL, QUERSTRASSE, 19

1865

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMMENT

ON DEVIENT

HOMŒOPATHE

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

SYSTÉMATISATION PRATIQUE DE LA MATIÈRE MÉDICALE HOMŒOPATHIQUE. Paris, 1853, in-8, de 600 p. 8 fr.

Cet ouvrage comprend : 1° des considérations générales de l'ordre le plus élevé sur l'action physiologique et thérapeutique des médicaments; 2° une classification essentiellement pratique de ces derniers, fondée sur leurs rapports pathogénétiques; 3° enfin, l'histoire des applications thérapeutiques de chacun d'eux depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, mise en regard des applications qu'en font aujourd'hui les homœopathes.

TRAITÉ HOMOEOPATIQUE DES MALADIES AIGUES ET MALADIES CHRONIQUES DES ENFANTS. *Deuxième édition*, revue et augmentée. Paris, 1856, in-12 de 416 p. 4 fr. 50

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMMENT

ON DEVIENT

HOMŒOPATHE

PAR

Le Dr Alphonse TESTE

Ancien président de la Société médicale homœopathique de France

Il fault presque du génie pour
comprendre le génie.

MONTAIGNE.

PARIS

J. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19

LONDRES	**MADRID**	**NEW-YORK**
HIPPOLYTE BAILLIÈRE	C. BAILLY-BAILLIÈRE	BAILLIÈRE BROTHERS

LEIPZIG, E. JUNG-TREUTTEL, QUERSTRASSE, 10

1863

Tous droits réservés.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

A

M. LE PRINCE PIERRE GAGARINE

A ODESSA

Mon cher Prince,

En écrivant ce petit livre j'ai bien des fois pensé à vous ; bien des fois je me suis rappelé nos bonnes et intimes causeries sur l'homœopathie, que vous comprenez si bien et que vous propagez avec tant de zèle.

Permettez-moi donc d'inscrire ici votre nom comme témoignage de la grande estime que j'ai pour vous et du prix extrême que j'attache à votre amitié.

Alph. TESTE.

Paris, 25 octobre 1864.

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by
UNIVERSITY OF MICHIGAN

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

COMMENT

ON DEVIENT

HOMOEOPATHE

Finira-t-elle un jour par prévaloir dans le monde médical cette pauvre doctrine de Samuel Hahnemann, tant méprisée, tant bafouée, tant ridiculisée depuis plus d'un demi-siècle? Non-seulement je l'espère, mais je n'en saurais plus douter.

Si, en effet, l'on parvient à pénétrer la pensée intime des maîtres les plus accrédités de l'école officielle, on reconnaît aisément que la plupart d'entre eux admettraient sans répugnance le *similia similibus*, principe fondamental de l'homœopathie, et que, s'ils le repoussent encore ostensiblement, ce n'est que pour sauver le décorum. Ils protestent, à la vérité et de bonne foi, je le suppose, contre notre posologie, mais, tout en protestant, ils simplifient leurs formules et atténuent leur dosage conformément à nos préceptes.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

D'autre part, si tel jeune docteur, tout fier encore de son diplôme acquis d'hier, et plein des illusions de son âge, déclare résolûment qu'il ne croit point et ne croira jamais à l'homœopathie contre laquelle il débite au besoin de ces plaisanteries usées qui ne font plus rire personne,—les vieux praticiens, qui ne savent que trop à quoi s'en tenir sur les ressources thérapeutiques de leur école, mais qui ne se soucient plus de rien apprendre, dégoûtés qu'ils sont de leur métier, disent tout bas et en riant sous cape que, en fin de compte, l'homœopathie ne saurait valoir moins que le *galénisme*, l'*humorisme*, le *solidisme*, le *brownisme*, le *rasorisme*, le *broussaissisme*, etc.

Les gens du monde, qui n'ont aucune raison de se passionner dans le débat, mais que le hasard a rendus témoins de quelques succès des homœopathes, pensent qu'il y a du bon partout, et que, si allopathes et homœopathes parvenaient à s'entendre, le public ne pourrait qu'y gagner.

Pour répondre aux exigences du malade qui veut avant tout être guéri, et qui a entendu vanter les vertus de quelques-uns de nos médicaments, des médecins de l'ancienne école, tout en accablant de leurs railleries notre matière médicale, dont ils n'ont pas lu une ligne, ne laissent pas que d'y puiser à pleines mains, et avec une incroyable audace, sur la foi de simples on dit. Des médicaments oubliés depuis plus

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

d'un siècle, mais justement et uniquement réhabilités par Hahnemann, tels que l'*aconit*, l'*arnica*, etc., ont désormais l'insigne honneur de figurer dans leurs formules. A notre exemple encore, ils prescrivent la *belladone* contre la méningite, ce qui, du point de vue allopathique, devrait leur sembler absurde; mais, *en dépit du sens commun*, la belladone nous réussit, pourquoi ne leur réussirait-elle point? Assurément il ne faudrait demander, ni aux coryphées ni aux comparses de l'allopathie, sur quels principes reposent ces puériles contrefaçons, car pas un ne pourrait le dire: mais elles n'en prouvent pas moins une tendance manifeste.

Enfin les pharmaciens allopathistes qu'inquiète justement la vogue toujours croissante des infinitésimaux, contrefont, de leur côté et à leur manière, les procédés Hahnemanniens; ils inventent les *granules* pour faire pièce aux *globules*, de telle sorte que le public, s'il en croyait les apparences, pourrait s'imaginer que, entre homœopathes et allopathes, il n'y a plus désormais qu'une querelle de mots.

De tout ceci, il résulte que l'abîme qui séparait autrefois la doctrine de Hahnemann de toutes les anciennes doctrines médicales, semble s'être insensiblement réduit aux proportions d'un étroit fossé que le premier venu pourrait à son gré enjamber sans effort. Mais, regardons-y de plus près et défions-nous du

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

mirage. Pour moi l'abîme existe encore et je soutiens que, pour passer d'un bord à l'autre de plein saut, et sans en éprouver ni étonnement, ni trouble, ni défaillance, il faut être doué d'une puissance de conception et d'une absence de préjugés que je déclare n'avoir jamais rencontrées chez personne. Mais on verra dans ce récit de mes impressions personnelles, par quelles successions de circonstances, de faits et de déductions la vérité s'impose. Plus d'un de nos collègues, sans doute, et peut-être aussi plus d'un de nos adversaires reconnaîtront des traits de leur propre histoire dans la mienne. Et si je suis assez heureux pour qu'il en soit ainsi, je n'aurai pas perdu mon temps en écrivant ces pages, car elles auront leur enseignement.

Je suis sceptique par tempérament et chercheur par instinct; la nature m'a fait ainsi. Le docteur Frapart, qui était grand phrénologiste, ne me connaissait encore que très-peu, lorsqu'il me dit un jour, en explorant mon crâne : « Vous avez plus d'aptitude pour les sciences exactes que pour les œuvres de pure imagination; l'*idéalité* vous fait défaut. Vous pourrez devenir un écrivain; vous ne serez jamais ni un artiste ni un poëte. Les facultés qui, dans votre tête, dominent toutes les autres, sont la *causalité* et la *mémoire des faits* : tâchez de vous en servir. » Cet horoscope, tout en me faisant sourire, ne laissa pas que de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

me surprendre, car il concordait si parfaitement avec ma propre appréciation de moi-même que, dans une certaine mesure au moins, il m'a fait croire au système de Gall.

Si je consigne ici ces détails, qu'on pourra trouver puérils sans que je m'en offense, ce n'est pas, qu'on le sache bien, pour satisfaire à une niaise envie de parler de moi, mais uniquement pour montrer combien je fus et suis encore peu disposé par ma nature à m'enticher de merveilleux. Et cependant, par une apparente contradiction, dont j'ai parfois souffert plus qu'on ne pourrait le penser, une grande partie de ma carrière scientifique fût, sous la pression de circonstances aussi fortuites qu'impérieuses, consacrée à la recherche et à l'examen de phénomènes réputés merveilleux.

Mais qu'est-ce que le merveilleux?

Si l'on entend par là une infraction patente aux lois éternelles de la nature, le merveilleux dès lors est pour moi l'impossible; et je ne crois point au merveilleux, parce que je ne crois point à l'impossible. Mais ces lois de la nature, qu'on admire d'autant plus qu'on les approfondit davantage, qui a la certitude de les connaître assez pour affirmer, *à priori*, que tel fait nouveau qu'on signale leur est contradictoire? Ignorer et apprendre, apprendre encore et ignorer toujours, n'est-ce pas le lot de l'humanité? N'oublions

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas d'ailleurs que, dans les conquêtes de l'esprit humain, la constatation des faits a toujours et nécessairement précédé la découverte des lois qui les régissent. Et cependant, tous tant que nous sommes, nous hésitons rarement à rejeter, de prime abord, comme entaché de merveilleux et partant comme impossible, tout ce qui sort plus ou moins du cercle de nos habitudes et de nos connaissances.

Lorsque surgit ún fait nouveau, pour peu que sa constatation exige un certain effort d'attention, pour peu surtout que nous éprouvions quelque difficulté à le faire entrer dans la catégorie des faits connus, notre premier mouvement est de le nier jusqu'à ce qu'on nous l'explique, ou, plus souvent encore, jusqu'à ce que, à force de se reproduire, il n'ait plus rien de nouveau pour nous. Alors, notre conviction faite, nous nous étonnons et nous nous irritons même des doutes que nous partagions naguère et qui subsistent autour de nous; tant est juste cette pensée de Montaigne : « Il est aultant de différence de nous à nous-mème que de nous à aultruy. »

La croyance au merveilleux n'est plus guère de notre temps : la saine critique en a fait justice. Or, j'aime la saine critique, autrement dit la critique savante; c'est le crible qui sépare la vérité de l'erreur. Mais, pour ne point faillir à sa mission, pour assurer le progrès sans jamais l'entraver, la critique doit se

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

garder, autant que cela est humainement possible, de préjugés et de parti pris. L'étrangeté d'un phénomène, sur lequel elle est appelée à se prononcer, n'est jamais une raison pour qu'elle le repousse sans contrôle, surtout lorsque ce phénomène n'offre rien en soi de contradictoire, et qu'il est attesté par des hommes compétents et dignes de foi. Autrement, bien des réalités nous échapperaient sous le voile du merveilleux, et d'utiles vérités seraient traitées de chimères.

Les premiers hommes qui virent la nuit de petites flammes bleues errer sur le sol d'un cimetière ou à la surface d'un marécage, crurent, ce n'est pas douteux, assister à un prodige. Ils racontèrent en frissonnant ce qu'ils avaient vu : c'étaient des farfadets ou les âmes des trépassés, et on les crut sans peine, je le suppose, parce que les peuples enfants sont crédules. Mais que fût-il arrivé si, confondant avec le fait lui-même l'interprétation fausse qu'on lui donnait, une critique orgueilleuse se fût contentée de nier celui-là, par cette seule raison qu'il était impossible, et sans même prendre la peine d'aller s'assurer *de visu* s'il existait ou n'existait point? C'est que, pendant bien longtemps peut-être, le plus simple et le plus réel des phénomènes physiques eût passé pour une fable absurde.

Eh bien! faut-il le dire, ce n'est pas avec moins de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

légèreté que la critique médicale de nos jours, si fière et si sûre d'elle-même, a traité et traite encore plus d'une vérité dont l'importance est bien autre, ma foi! que celle des *feux follets*. Quelle prévention, quelle injustice, quelle haine aveugle et sans motifs n'a-t-elle pas montrées, par exemple, à l'égard de Hahnemann et de sa doctrine! Est-il possible que les préjugés et la passion égarent à ce point des hommes intelligents! Serait-ce donc une nécessité que toute grande vérité scientifique comme toute grande vérité morale ne pût briller de tout son éclat et éclairer l'humanité, qu'après avoir subi l'épreuve du martyre? C'est, du moins, ce que semblerait prouver l'histoire de presque tous les hommes de génie et de la plupart des grandes découvertes.

Les médecins qui ont jugé Hahnemann avaient lu, tout au plus, quelques pages de ses livres, et je pourrais certifier au besoin, en me prenant moi-même, hélas! pour exemple, que plusieurs d'entre eux au moins n'en avaient pas lu une ligne. Quant à sa doctrine, loin de l'avoir soumise, comme c'était leur devoir avant de se prononcer sur elle, au contrôle d'une expérimentation régulière et suffisamment prolongée, ils n'en connaissaient que vaguement et par ouï-dire les données générales. Aussi rien de plus misérable et de plus étrangement burlesque que les jugements qu'ils en ont portés et qu'ils en portent encore aujourd'hui.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Et quand je songe que moi aussi, pendant des années, j'ai jugé de cette façon Hahnemann et son école ! et que cette opinion que j'avais de l'homœopathie et des homœopathes n'était fondée absolument sur rien ; que je l'avais sottement, à l'exemple de tant d'autres, ramassée toute faite dans le courant bourbeux de la voix publique qui charrie tant de sottises, je sens le rouge de la honte me monter au visage ! C'est singulier comme, à l'âge des passions, nous faisons, presque tous, aussi bon marché de la probité que de l'intelligence d'autrui ! On en revient, Dieu merci ! et j'en suis la preuve, de ces opinions primesautières et de ces déductions inconsidérées, mais on en revient toujours trop tard ; car « l'expérience, dit un écrivain célèbre, est une flamme qui ne nous éclaire qu'en nous dévorant [1]. »

Les premiers médecins homœopathes avec lesquels le hasard me mit en relation, furent, dans l'ordre suivant : Frapart, Giraud et Pétroz.

Frapart avait, à l'époque où je fis sa connaissance (1841), près du double de mon âge ; il approchait de la cinquantaine. Mais il conservait, sous ses cheveux grisonnants et toujours ébouriffés, l'œil ardent, l'activité d'esprit, la verdeur morale et peut-être aussi quelques-unes des illusions de l'adolescence. C'était

1. M. Guizot. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps.*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'apôtre chevaleresque du progrès en tout genre et en toute matière. Phrénologiste, magnétiseur, homœopathe; rêvant tour à tour réforme sociale, moteur électrique, navigation aérienne; plus savant qu'érudit (sa mémoire était médiocre, et souvent, comme il nous le disait dans son langage pittoresque, son cerveau mâchait à vide); mais observateur attentif, patient et fin; homme de lutte par-dessus tout — c'était un rude jouteur, — écrivain serré, logique et mordant (ses *Lettres sur le magnétisme* sont d'un polémiste de premier ordre), Frapart joignait à ces facultés brillantes le culte du vrai, et, par contre, une sainte horreur du mensonge. Austère dans sa vie privée, pauvre et fier de sa pauvreté comme un riche de sa fortune, vivant de peu pour être sûr, comme il le disait, de vivre indépendant, il prêchait despotiquement l'égalité, tout en se reconnaissant peu d'égaux. Son intérieur était une sorte de république spartiate, où tout le monde mangeait à la même table et au besoin le brouet noir, mais dans laquelle il n'eût pas fait bon lui contester la dictature. On le trouvait en toute circonstance d'une véracité minutieuse et d'une loyauté candide; droit jusqu'à la raideur; franc jusqu'à l'impolitesse; enfin, car il faut tout dire, orgueilleux de son esprit presque jusqu'à la sottise.

Ce singulier mélange de qualités et de défauts faisait du docteur Frapart un type des plus originaux,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et que n'oublieront jamais ceux qui l'ont connu. On l'aimait tel qu'il était, peut-être à force de l'estimer; car, bien qu'il fût, au fond, affectueux et serviable, son humeur ombrageuse le rendait peu maniable et difficile à vivre. Il lui manquait la tolérance et il était malaisé de l'aborder sans se heurter aux aspérités de sa vertu.

Frapart avait été l'ami de Broussais et se vantait, ce qui était la vérité pure, comme je m'en suis assuré depuis, d'avoir amené ce grand réformateur à faire, pour son propre compte, pendant le cours de la maladie à laquelle il finit par succomber, et cela durant quatre mois consécutifs, l'essai de la médication homœopathique: ce qui tout simplement me révoltait. Broussais, le fondateur et le chef intraitable de l'école physiologique, le porte-drapeau du matérialisme, m'eût, dans ce temps-là, moins étonné, j'en suis certain, en espérant sa guérison d'une neuvaine ou d'un pèlerinage, qu'en s'administrant des globules. Et cependant, je le répète, le fait était exact, la parole seule de Frapart n'aurait pas dû m'en laisser douter, — et je m'y reporte aujourd'hui sans en éprouver la plus légère surprise; car, en homme de génie qu'il était, Broussais avait juste ce qu'il fallait pour comprendre Hahnemann du premier coup.

Mais, si Frapart avait à son service des raisons assez puissantes et assez péremptoires pour qu'elles aient

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

convaincu Broussais, pourquoi dédaignait-il d'en faire usage avec nous, ses intimes, au lieu denous ennuyer ou de nous impatienter, comme il le faisait si souvent, par les récits naïfs, et sans preuves à l'appui, des cures, fantastiques pour nous, qu'il prétendait devoir aux infinitésimaux ?

Les infinitésimaux ! voilà tout ce que je connaissais de l'homœopathie, parce que c'était là l'unique point qu'on m'en eût montré, sans me l'expliquer, etce premier point me paraissait tellement absurde, tellement extravagant, que je n'éprouvais pas le moindre désir d'en apprendre davantage. Combien pourtant il eût été facile à Frapart de triompher de mes préventions et de me faire toucher du doigt une réalité, à la place du fantôme ridicule qu'il s'obstinait à me laisser voir, et dont les continuelles exhibitions finissaient par m'inspirer un invincible dégoût. J'étais avide de ses paroles, et il me consacrait volontiers ses loisirs : qu'est-ce qui l'eût, par exemple, empêché de me parler ainsi :

« Vous me connaissez et vous avez confiance en moi, parce que vous me connaissez. Je ne suis ni un fourbe ni un niais, vous le savez de reste. Malade depuis plus de vingt ans [1], j'ai frappé à toutes les

1. Frapart était atteint d'une affection organique du cœur, qu'il savait parfaitement n'être point guérissable, et qui, en effet, malgré l'emploi des médicaments les mieux choisis et le régime le plus rigoureux, finit par l'emporter.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

portes pour obtenir, non point une guérison impossible, mais du soulagement ; l'homœopathie seule m'en a donné ; je lui dois le peu de santé qui me reste. Enfin, après en avoir bien et dûment constaté personnellement les effets, voilà plusieurs années que je la pratique, sans cesser de m'en applaudir, et cela seul devrait vous porter à croire qu'elle n'est ni une jonglerie ni une absurdité.

» Qu'est-ce donc qui vous choque dans ses principes ? Est-ce la loi de similitude ? Elle est vieille comme la médecine : Hippocrate la formule ; Paracelse, en l'enveloppant de mystère, en fait le fond de sa doctrine ; Stahl s'y arrête avec complaisance ; beaucoup d'autres y reviennent après lui ; Jenner en fait, dans la *vaccine*, une application curieuse mais exceptionnelle. Enfin, si, pendant vingt-cinq siècles, cette loi de similitude est restée lettre morte, c'est que son application nécessitait préalablement l'expérimentation physiologique de plusieurs centaines de médicaments : œuvre immense, colossale, qui est et qui restera toujours, comme vous le comprendrez plus tard, la grande gloire de Hahnemann.

» Serait-ce donc, par hasard, que vous regretteriez la polypharmacie, — les formules magistrales et officinales, — les mélanges aux cent drogues dont l'action de pas une n'était connue, et qui, souvent et heureusement peut-être, se neutralisaient récipro-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quement dans ces monstrueux mélanges ? Dans ce cas, mon cher ami, prenez-en votre parti, car Broussais, — et c'est là le seul vrai service qu'il ait rendu à la médecine, — Broussais a fait justice de ces énormités, et plus rien ne subsite aujourd'hui de l'ancienne, pour ne pas dire ignoble, pharmacopée de nos pères.

» Vous parlerai-je maintenant de la théorie de la psore ? A quoi bon ? C'est pourtant une grande question que celle qui embrasse l'hérédité des maladies, les transformations qu'elles peuvent subir en passant d'une génération à une autre, etc., etc. Mais comme, en définitive, on peut devenir homœopathe, sans accepter explicitement la doctrine de la psore, telle que Hahnemann l'a conçue, ne vous en préoccupez pas quant à présent; et faites-en, si bon vous semble, une question réservée.

» Reste donc la question des doses infinitésimales, complément nécessaire de la loi de similitude : question capitale, délicate, un peu abstraite peut-être, mais au fond beaucoup moins impénétrable que vous ne le supposez.

» La peste, le choléra, la fièvre jaune, la fièvre des marais, la variole, la scarlatine, la coqueluche, le croup, etc., en un mot toutes les épidémies; je dirai plus, toutes les maladies, à l'exception de celles qui résultent de causes physiques, chimiques ou trauma-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tiques, sont chacune le produit d'un *miasme*. Mais, qu'est-ce qu'un miasme, sinon un agent matériel, *sui generis*, divisé, raréfié, *dynamisé* par la nature; d'une incomparable subtilité, aussi insaisissable et impondérable que l'électricité qui lui sert peut-être de véhicule : bref, *un miasme est un agent infinitésimal*. Et ceci, remarquez-le bien, presque personne ne le conteste, parce que ce n'est guère contestable, et, ce qui est plus fort, presque personne ne s'en étonne, par la grande raison, direz-vous, que presque personne n'y pense; mais aussi parce que l'on ne saurait s'étonner de ce qu'on voit tous les jours. Or, c'est en méditant sur ces phénomènes que Hahnemann, le grand penseur, en vint sans doute à se dire : *Au principe infinitésimal morbifique, c'est un agent infinitésimal curatif qu'il est nécessaire d'opposer;* magnifique conception, admirable théorie ! mais qui n'était qu'une théorie; car, où trouver dans la nature le *similaire d'un miasme*, et s'il existait, comment le saisir ! Eh bien ! ce grand problème, Hahnemann l'a résolu.

» Si, conformément aux plates et irritantes plaisanteries, qui, depuis beaucoup trop longtemps, tiennent lieu d'arguments à nos détracteurs, il s'était avisé, pour atténuer ses agents thérapeutiques, de jeter un grain de ceux-ci dans le courant d'un fleuve ou dans une cuve de véhicule, on aurait pu dire avec raison que le fondateur de l'homœopathie n'était qu'un illu-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

miné ! Mais Hahnemann n'était pas homme à entacher sa gloire d'une aussi monstrueuse ineptie. Les procédés que, pour atteindre à son but, il employa et dont il ne dut peut-être la découverte qu'à un heureux hasard, mais à un de ces hasards que les hommes de sa trempe ont seuls le privilége de rencontrer, sont aussi simples qu'ingénieux. Je ne vous les décrirai point; vous les trouverez partout; et vous verrez que c'est en passant successivement par des milieux inertes, mais auxquels il se mélange par la trituration, ou la succussion, de la façon la plus intime, que le médicament se raréfie et se subtilise, à l'égal des effluves toxiques qui se dégagent de certaines plantes, de certaines matières animales, ou de certains détritus. Comment cela se fait-il? Pourquoi en est-il ainsi? Les impondérables jouent-ils un rôle dans ces manipulations successives? C'est ce que j'ignore absolument. Tout ce que je puis affirmer, c'est que le médicament, traité de cette façon, acquiert une diffusibilité et une promptitude d'action sur l'organisme qu'il ne possédait point sous sa forme primitive; c'est que telle substance, inerte à son état naturel, peut devenir ainsi un précieux médicament.

» Mais, à présent, mes bons amis, donnez-vous la peine d'étudier et d'expérimenter vous-mêmes et tâchez de voir par vos yeux. Lisez surtout Hahnemann, lisez-le et relisez-le sans cesse : il vous apprendra, en

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quelques jours, plus de vérités que ne vous en ont jusqu'à présent enseigné tous vos maîtres. »

Eh bien ! oui, j'en suis certain, si, avec la confiance qu'il m'inspirait, avec l'autorité que lui donnaient sur moi son âge, ses talents et son caractère, Frapart eût bien voulu m'exprimer ces simples idées qui, d'ailleurs, eussent pris dans sa bouche une forme tout autrement saisissante, il m'eût vivement impressionné. Je ne dis pas qu'il eût, tant s'en faut, déterminé ma conviction, — une conviction, chez les natures telles que la mienne, ne se fait pas en un jour; — mais il m'eût donné le désir de voir et m'eût appris à voir sans prévention.

Malheureusement, l'insinuation était rarement son fait. Entouré qu'il était de pauvres diables qu'il protégeait à sa façon, qui le flattaient à tout propos et dont il était l'idole, il était trop habitué à être cru aveuglément sur parole pour se donner jamais la peine de démontrer quoi que ce fût. « Je crois à l'homœopathie, donc vous devez y croire. Que m'importe, d'ailleurs, que vous y croyiez ou que vous n'y croyiez pas; elle n'a que faire de vous pour vivre, etc. » Telle était ou peu s'en faut la forme habituelle de sa propagande qui, on le croira sans peine, faisait peu de prosélytes. Aussi, mon opinion sur Frapart, après deux ans d'une assez grande intimité, aurait-elle pu se traduire ainsi : Frapart est un homme de bien et un homme d'es-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

prit; un caractère élevé, taillé à l'antique; mais, comme beaucoup d'autres hommes, à certains égards supérieurs,... il a son grain de folie.

Je ne sais plus au juste en quelle année je fis la connaissance de Giraud. Ce fut lui qui me convertit à l'homœopathie (je dirai ci-après comment), ce qui fait que je garderai toujours un bon souvenir des rares et courtes relations que j'ai eues avec lui.

Une jeune femme de la province, atteinte d'une *métrite chronique*, pour laquelle elle avait déjà subi cinq ou six années de traitement, avait, sans grand profit pour elle, je dois l'avouer, passé des mains de Lisfranc dans les miennes. Il y avait environ deux mois que je lui donnais mes soins, lorsque, bien convaincue de n'éprouver aucune amélioration, à bout de patience, en désespoir de cause, elle prit un beau jour le parti de se confier à un homœopathe. Je ne sais qui lui avait indiqué Giraud; elle m'en parla. « Va pour Giraud, lui répondis-je; » ajoutant à part moi : « Tous les homœopathes se valent. » Et je m'offris de la conduire moi-même chez le docteur Giraud, ce qu'elle accepta.

Giraud me parut fort convenable, tout homœopathe qu'il fût. Il était impossible d'avoir un extérieur plus simple, un parler plus naturel, une physionomie plus honnête. Il écouta avec attention le résumé que je lui fis des antécédents de sa nouvelle cliente; puis, à

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son tour, il l'explora et l'interrogea longuement, bien longuement, me sembla-t-il. Enfin il lui fit une prescription très-courte, sur laquelle je ne daignai pas même jeter les yeux, et lui recommanda de s'abstenir de café, de thé, de condiments, de vin pur, de salade et de parfums. Cinq jours après, nous devions nous retrouver ensemble chez la malade, aux Néothermes, à dix heures du matin. Nous fûmes exacts au rendez-vous : la malade allait mieux, mais sensiblement mieux. « Bon ! me dis-je, il faut croire que je la traitais bien mal, puisque, pour améliorer son état, il ne s'agissait que de ne pas la traiter du tout. Combien de fois, depuis vingt ans, n'ai-je pas, en pareille occurrence, entendu ce beau raisonnement !

Nous sortîmes ensemble, Giraud et moi, et, chemin faisant, car nous allions du même côté, il entreprit ma conversion, mais, sans doute d'une façon maladroite et qui, loin de me persuader, ne fit pour ainsi dire qu'irriter mon incrédulité. En général, les homœopathes convaincus de vieille date ont le tort d'oublier leurs anciennes répugnances et de ne pas tenir assez compte des préjugés de ceux qu'ils veulent gagner à leur doctrine. Ils prennent trop à la lettre ce paradoxe de Fontenelle : « La vérité est un coin qu'il faut faire entrer par le gros bout. » Quoi qu'il en fût, au reste, des arguments de Giraud, un autre, moins prévenu et de meilleure composition que je ne

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

l'étais, aurait été forcé d'avouer que sa médication était bonne et ne consistait pas, comme je le supposais, dans une pure expectation, car mon ex-malade se rétablissait à vue d'œil. Mais n'était-ce pas là tout uniment le résultat de son régime? Hélas! non, puisque le régime, prescrit par mon confrère, était précisément celui que lui avaient conseillé tous ses anciens médecins et qu'elle suivait depuis cinq ans. Je me voyais donc au pied du mur, obligé de me rendre, et dans la nécessité de convenir..... Eh bien! non, je ne convins de rien. En trois mois, tout au plus, notre malade était entièrement guérie; mais, loin d'attribuer cette guérison à la médication homœopathique, je trouvai plus rationnel d'en glorifier la seule nature.

Il y avait déjà longtemps que j'avais perdu de vue le docteur Giraud, lorsque, au mois de janvier ou de février 1844, je vis pour la première fois Pétroz. Nous devions nous rencontrer auprès du lit d'une jeune dame, fort gravement malade, dont il était le médecin, et pour laquelle, par suite de circonstances spéciales qu'il serait superflu de rapporter ici, il avait demandé mon intervention. Mais, comme les adversaires de l'homœopathie sont toujours prêts à supposer que nous n'avons affaire qu'à des niais ou à des ignorants, il est bon de faire connaître dans quel milieu ceci se passait. Le père de la malade, conseiller en cassation, était une des lumières de la magistrature ;

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

son oncle, un jeune pair de France, orateur distingué, instruit et avide de savoir, spirituel et sceptique, et qui, peut-être, aujourd'hui, serait comblé d'honneurs sans l'âpre ostentation de sa foi politique; sa mère, le modèle des mères, une femme adorable, unique, supérieure entre toutes les femmes; joignant à toutes les qualités du cœur tous les charmes de l'esprit, ayant tout appris et sachant tout, voire même la médecine mieux que plus d'un médecin. Des savants en tout genre, des magistrats, les orateurs en renom des deux chambres, des historiens célèbres, des artistes, des poëtes et des gens de lettres, comme Rossini, Eugène Delacroix, Alfred de Musset, son frère Paul, le charmant conteur, Paul de Molènes, etc. Tels étaient les habitués et les intimes de la maison. Il n'y eut peut-être jamais, dans Paris, centre plus intelligent. Eh bien! tous ces gens-là étaient littéralement ensorcelés d'homœopathie : pour eux Pétroz était un dieu!

On conçoit qu'ici mon rôle d'incrédule ne pouvait être bien brillant et que ce que j'avais de mieux à faire était de me tenir sur la réserve, mon drapeau dans ma poche, et de garder pour moi seul mes convictions négatives. Mais combien il me tardait de voir, en chair et en os, le personnage surhumain, sans aucun doute, qui, dans une telle maison, avait pu devenir l'objet d'une semblable idolâtrie! Je m'étais trouvé,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

comme de raison, le premier au rendez-vous. Mais, juste à l'heure convenue, on sonna : c'était Pétroz.

J'avoue que je ne pus me défendre d'un sentiment de respect, à la vue de cet imposant vieillard (Pétroz avait alors 62 ou 63 ans). C'était, au physique, le type idéal et par excellence du médecin : magnifique prestance, noble et beau visage tout empreint de bonté, front rayonnant d'intelligence, un de ces fronts devant lesquels tout phrénologiste (et je l'étais un peu) se sent prêt à s'incliner. Pétroz qui avait lu de moi plusieurs écrits, pour lesquels il voulait bien témoigner quelque estime, me fit l'accueil le plus cordial. Nous causâmes assez longtemps, bien qu'il fût, à cette époque, excessivement occupé. Puis, nous fîmes ensemble l'examen de sa malade et je fus tout d'abord frappé de sa pénétration, de son coup d'œil, en un mot, de son habileté pratique. Il y avait d'ailleurs, dans ses procédés d'investigation, quelque chose qui sortait entièrement de mes habitudes. Non-seulement il explorait avec grande attention les organes qui étaient le siége apparent de la maladie, mais il s'enquérait minutieusement de l'état de tous les autres organes et de fonctions qui, véritablement, ne me paraissaient avoir aucun rapport avec elle. Les plus vagues symptômes semblaient avoir à ses yeux leur valeur propre et il les énonçait comme s'il leur eût trouvé un sens. Il interrogeait la malade sur la nature

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de ses douleurs, sur ses dispositions morales, ses désirs, ses appétences et ses dégoûts, en un mot sur ses moindres sensations, dont parfois il précisait les nuances, avec une sagacité et un bonheur d'expression qui me surprenaient et souvent beaucoup mieux qu'elle-même ne parvenait à le faire. Puis, cette sorte d'analyse achevée, il procédait à la synthèse; c'est-à-dire que de la réunion de tous ces menus symptômes dont, pour ma part, j'aurais certainement négligé le plus grand nombre, il se formait, disait-il, l'image exacte de la maladie; sorte d'entité pathologique, que je n'aurais su ni dénommer ni mettre à sa vraie place dans nos vieux cadres nosologiques; mais dont il prétendait déduire, presque avec certitude, le choix du médicament le plus propre à hâter la guérison.

Tout ceci m'intriguait fort, et je me demandais, avec une sorte d'anxiété, en regardant et en écoutant Pétroz, si je n'avais sous les yeux qu'un vieux médecin à manies ou si réellement je devais voir en lui un homme en possession d'une méthode neuve et savante.

Le lendemain, croyant comprendre, je me hasardai à lui dire : « Le médicament que vous cherchez, monsieur Pétroz, et que doit vous suggérer ce que vous nommez l'image complète de la maladie, ce médicament, si je ne me trompe, serait un spécifique? »

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

— « Oui et non, me répondit-il de cette voix pleine et magistrale que nous nous rappelons tous et que je crois entendre encore, un spécifique contre l'état actuel, non contre la maladie. » — Ceci pour moi n'était pas clair, et Pétroz, qui s'en aperçut sans doute à l'expression de mon visage, s'empressa d'ajouter : « Cela veut dire tout simplement, qu'un seul médicament ne suffit presque jamais, bien que cela ait lieu quelquefois, pour guérir une maladie grave. Si donc le mot *spécifique* vous offusque, dites *modificateur*. Or, messieurs les médecins de l'école de Paris, ce qui vous manque et ce que nous avons, ce sont des modificateurs. Et voilà pourquoi, soit dit sans vous offenser, continua-t-il en baissant la voix et en me prenant le bras amicalement, vous faites presque toujours de si mauvaise besogne. »

Il faut croire que ces paroles, au fond si simples, m'avaient impressionné, car elles me sont restées dans l'esprit et j'ai la certitude que je viens de les reproduire sans la plus légère altération : « Vous n'avez que trop raison, monsieur Pétroz, lui dis-je à l'instant où nous allions nous quitter, nous n'avons pas de modificateurs ; nos médicaments ne méritent pas ce nom ; nous n'avons que des *perturbateurs*. Mais comptez-vous assez sur les vôtres pour espérer guérir notre pauvre malade? Je confesse que pour moi ce serait une partie perdue ? » — « Je ne réponds de

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rien, » répliqua Pétroz, et nous nous séparâmes [1].

Le lendemain, les jours suivants, puis, plus tard, deux ou trois fois la semaine, nous nous retrouvions à heure dite.

Cependant, après un mois de douloureuses alternatives, l'état de notre malade s'était, contre mes prévisions, de beaucoup amélioré. J'en notais, jour par jour, les lentes mais incontestables transformations. Il est clair qu'une affection moins grave mais plus aiguë et partant à marche plus rapide, aurait laissé, quant à l'influence du traitement, moins de prise à mes doutes; car, personne ne le sait mieux que moi, les médecins peuvent être dupes de singulières illusions, touchant les effets des remèdes qu'ils prescrivent, s'ils oublient un instant de tenir compte de ce que les anciens nommaient *la force médicatrice de la nature*. Or c'est surtout dans les maladies chroniques, quelque intensité de symptômes qu'elles présentent, qu'il est parfois bien difficile de faire la part de cette force inhérente à tous les corps vivants et celle des moyens qu'on met en œuvre pour lui venir en aide.

1. Je regrette qu'un sentiment de délicatesse, peut-être exagérée, m'ait empêché de faire ici l'histoire de cette formidable maladie. Mais la malade et tous les siens sont encore de ce monde, Dieu merci ! leur amitié m'est bien chère, et j'ai quelques raisons de penser que, malgré les dix-sept ou dix-huit ans qui se sont écoulés depuis l'époque dont il s'agit, les détails dans lesquels j'aurais été forcé d'entrer (car je sais qu'ils liront ces pages) leur auraient été pénibles, même encore aujourd'hui.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Je dois dire néanmoins que, dans le cas dont il s'agit, certaines particularités, quelquefois très-saillantes, venaient de temps en temps attester énergiquement l'intervention d'un agent curatif très-distinct des réactions spontanées de l'organisme. Plus d'une fois, par exemple, un symptôme insolite, tel qu'un accès d'odontalgie, l'agglutination subite des paupières, un prurit incommode à telle ou telle partie du corps, etc., etc., apparaissait à point nommé, ayant été prédit la veille, comme chose possible sinon probable et dans laquelle nous devions voir un avertissement de suspendre le médicament en voie d'administration. Force m'était donc de reconnaître l'action de ces modificateurs dont m'avait parlé Pétroz. Et cependant, ces modificateurs quels étaient-ils, grand Dieu ! De la *chaux carbonatée*, autrement dit du marbre *à la trentième dilution !* du *soufre*, de la *silice*, du *lycopode* (une poudre inerte !) à la même dilution! Et le mal, auquel on opposait de tels remèdes, était si grave que j'en avais désespéré, et le médecin qui les prescrivait était incontestablement un homme instruit, un praticien consommé. C'était à confondre et, par instant, il me semblait assister à une fantasmagorie qu'à certains égards il m'était impossible de ne pas prendre au sérieux, et dans laquelle pourtant je me sentais honteux de jouer un rôle.

« Eh ! monsieur Pétroz, m'écriai-je un jour, il y a

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

des millions de fois plus de carbonate de chaux dans un verre d'eau de la Seine, des millions de fois plus de silice dans un verre de vin blanc qu'il n'entre de ces deux substances dans les potions où vous les prescrivez. »

« Eh! c'est possible, répliqua Pétroz, sans s'émouvoir de l'apostrophe. Mais qui vous assure que ces deux substances existent dans nos potions, au même état où on les trouve, l'une dans l'eau de la Seine, l'autre dans le vin blanc? Défions-nous de nos jugements, mon cher confrère, dès qu'il s'agit des infiniment petits comme des infiniment grands, car les lois qui les régissent se dérobent également et au même titre à notre esprit borné. Depuis quand soupçonne-t-on le rôle immense que les impondérables jouent dans l'univers? Depuis un siècle à peine, et, c'est depuis quelques années seulement que nous commençons à entrevoir l'immense parti qu'on en pourra tirer. Demandez au chimiste le plus habile de déterminer, à l'aide de ses réactifs, quelle différence existe entre une lame aimantée et une lame non aimantée. Il aura beau faire, il n'en trouvera aucune. Or, la manipulation toute particulière de nos médicaments homœopathiques ne produirait-elle point, à notre insu, quelque phénomène électro-magnétique qui serait la vraie cause de leur puissance? Je n'en sais absolument rien ; mais je ne me sentirais aucune

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

répugnance à l'admettre [1]. Contentons-nous donc, croyez-moi, de constater les faits que la nature met à notre portée. L'explication en viendra plus tard..... si elle doit venir jamais. »

En fin de compte, le mieux se soutenait et se consolidait chez notre jeune malade; tant et si bien que le jour de la guérison ne se fit plus guère attendre et que ce fut pour Pétroz une véritable ovation, une des ovations auxquelles il semblait d'ailleurs accoutumé. Lui et moi nous nous serrâmes la main en nous quittant. Il m'avait témoigné beaucoup de sympathie et l'estime qu'il m'inspirait allait jusqu'à la vénération. « Voilà certes un homme d'honneur, me disais-je, car jamais la nature n'a coulé d'imposteur dans un semblable moule. C'est en outre, homœopathie à part, un médecin de premier ordre. Comment donc concilier son caractère et son savoir avec sa foi en des billevesées? Je sais que la nature offre parfois le bizarre assemblage d'une intelligence supérieure et d'une crédulité puérile. Mais si pourtant l'homœopathie était une réalité? Suis-je en droit d'affirmer le contraire, parce que le rationalisme, la condamne? Eh! qu'est-ce donc que le rationalisme sinon la doctrine terre à terre du *sens commun*, autrement dit celle des hommes médiocres qui, formant la majorité dans

1. Pétroz revenait souvent à cette idée.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

le monde, y tranchent toutes les questions, même les plus délicates, en les abaissant à leur niveau et, le cas échéant, se posent impudemment en arbitres du génie? Que de choses absurdes en apparence ont cessé de l'être avec le temps! Et s'il devait un jour en arriver ainsi de l'homœopathie? N'est-il pas honteux à moi de la juger sans la connaître? » Et, avant de rentrer chez moi, j'allai faire l'acquisition de la *Matière médicale pure* de Hahnemann.

En 1844, cet ouvrage, dont la publication remontait pourtant déjà à près de dix ans, n'était encore que très-peu répandu. L'éditeur s'en plaignait : « C'est un bon livre, disait-il, les hommes compétents l'affirment, mais je crains que ce ne soit pour moi une assez méchante affaire [1]. » Six ou sept cents exemplaires au plus s'en étaient écoulés, achetés la plupart par des disciples de Hahnemann, des gens du monde, des curieux, des bibliophiles étrangers aux sciences médicales, très-peu par des médecins. Il n'y en avait donc, parmi ces derniers, que deux ou trois cents au plus qui eussent à leur disposition le seul ouvrage dans lequel on pût sérieusement étudier la matière médicale homœopathique. Encore l'avaient-ils lu? l'avaient-ils compris? ne s'étaient-ils point découragés avant la dixième page? Toutes questions qu'il

1. L'édition a cependant fini par s'épuiser, mais avec beaucoup de lenteur.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est permis de se faire. Mais, ce qu'il y a de très-positif, c'est que, sur les quinze mille médecins français, quatorze mille sept cents au moins ne savaient pas le premier mot de l'homœopathie, ce qui ne les empêchait pas d'en parler « d'estoc et de taille, » comme dit Sosie, répétant pour Alcmène le récit de la bataille de Thélèbe, de la juger en dernier ressort, et finalement de se prononcer résolûment contre elle. La vieille et savante Allemagne serait-elle donc en droit de nous accuser d'être un peuple léger ?

La première chose qui me frappa, quand j'ouvris le livre, ce fut le nom du traducteur J.-L. Jourdan, membre de l'Académie royale de médecine. Ce nom m'était une garantie de la valeur scientifique de l'œuvre de Samuel Hahnemann. Je n'avais jamais eu de rapports personnels avec Jourdan; mais je le connaissais pour un homme de grand mérite, un savant consciencieux, travailleur infatigable, plus philosophe que médecin, n'appartenant à aucune coterie, et incapable, à tous égards, de se faire aveuglément le coryphée d'une doctrine quelconque; ce qui naturellement devait donner à mes yeux un grand poids à son jugement touchant l'homœopathie.

La préface de sa traduction, qui porte le sceau de son esprit honnête et réservé, commence par une phrase qui, tout d'abord, me mit en garde contre mes propres préventions. Cette phrase est ainsi conçue :

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

« Il est naturel qu'à son apparition dans le monde intellectuel, toute idée qui s'écarte de la route battue trouve peu de sympathie, et que la défiance contre elle redouble lorsque, loin de se concentrer dans le cercle des conceptions purement spéculatives, elle manifeste, au contraire, une énergique tendance à se glisser jusque dans la vie pratique, lorsqu'elle aspire à changer le mouvement machinal dont l'impulsion règle l'action de la plupart des hommes, non moins qu'à bouleverser les principes qu'une longue habitude les porte à regarder comme autant de vérités solidement établies. »

Un peu plus loin, Jourdan me révélait (car c'était pour moi une véritable révélation) l'importance que l'homœopathie avait déjà acquise dans le monde. Après avoir parlé de « la révolution dont elle menace la plus importante des branches de la médecine, celle qui la constitue art de guérir. » il ajoute : « C'est un devoir aujourd'hui, pour tous les esprits éclairés, d'examiner les prétentions d'une nouvelle école devenue assez influente pour que plusieurs gouvernements aient cru devoir favoriser son développement par des mesures législatives, etc, etc. » Mais ce qui mit le comble à ma surprise, ce fut la déclaration suivante : « Le temps n'est déjà plus où des plaisanteries relatives aux doses infinitésimales pouvaient sembler d'assez bons arguments contre l'homœopathie. *Des*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

faits incontestables sont là qui doivent imposer silence au raisonnement pur. Ces doses minimes agissent, exercent même une action puissante, surprenante. Le doute n'est plus permis à cet égard. » Il était impossible d'être plus explicite.

Voilà donc Jourdan affirmant péremptoirement, comme me l'avaient affirmé déjà Frapart, Giraud et Pétroz, la réalité d'un fait qui choquait ma raison et que je regardais comme la pierre d'achoppement de la nouvelle doctrine, en admettant que tous ses autres principes fussent vrais. Cependant j'étais forcé de me dire : Ce fait, si étrange qu'il puisse sembler *à priori*, n'offre rien en soi de contradictoire, autrement dit d'absurde, surtout si on l'explique comme me l'expliquait Pétroz. Que le témoignage de quatre observateurs intelligents soit insuffisant pour m'y faire croire, il ne dépend pas de moi qu'il en soit autrement. Mais, en définitive, toute la question se réduit à quelques expériences à faire moi-même et que certainement je ferai.

Cette bonne résolution prise, résolution à laquelle j'eus le tort impardonnable de ne donner suite que beaucoup plus tard, je continuai ma lecture.

Je lus presque d'une seule traite les quatre ou cinq petits mémoires qui, dans l'édition originale, se trouvent disséminés dans le corps de l'ouvrage, et que Jourdan a eu l'heureuse idée de réunir et de placer,

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sous le titre de *prolégomènes*, en tête de sa traduction. Ces mémoires, comme le savent tous les homœopathes, résument de la manière la plus saisissante et la plus claire presque toute la doctrine de Hahnemann. J'en fus émerveillé : Il y a, me disais-je, dans ces quatre-vingts pages, plus de vraie philosophie médicale que n'en contiennent tous les traités de pathologie générale que j'ai lus jusqu'à présent. Hahnemann est décidément un des plus grands penseurs et des plus grands observateurs qui aient jamais vécu. Tout, en effet, dans sa doctrine, procède de l'observation pure, et tout y est logiquement déduit. Et moi qui, avec tant d'autres, m'imaginais sottement qu'elle n'était qu'une utopie! Puis, mon cerveau se montant, à mesure que je récapitulais les principes de Hahnemann et que je me les assimilais davantage, mon admiration allait jusqu'à l'enthousiasme. Je ne puis m'empêcher de sourire en me rappelant que, près de deux heures après avoir fermé mon livre, je me promenais encore à grands pas dans mon cabinet, méditant, gesticulant, de temps en temps parlant tout haut, ne m'apercevant pas, dans mon exaltation, que la nuit était venue et que j'étais presque à jeun. Je serais curieux, j'en conviens, de lire aujourd'hui cet incohérent monologue, si quelque témoin invisible l'eût écouté et se fût amusé à le recueillir. Au surplus, je suis à peu près sûr que voici, quant au fond, ce qu'il devait être :

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

La médecine est aussi ancienne que la souffrance dans le monde, ou, ce qui revient au même, aussi ancienne que l'humanité. Son origine remonte, à coup sûr, bien au delà des temps historiques; car, antérieurement à toute espèce de civilisation, l'homme malade dut chercher, n'importe comment, à recouvrer la santé. Le nègre, le Cafre, le Hottentot, le Bushman, le Malais, le Bédouin nomade, le sauvage des Pampas, celui des montagnes bleues, etc., dès qu'ils se sentent malades, se traitent à leur façon. Leurs pratiques superstitieuses excitent notre dédain, comme si nous avions le droit d'être si fiers des nôtres! L'instinct du moins les guide et doit les servir quelquefois, tandis que nous, rien ne nous éclaire. Aussi Boerhaave, vers la fin de sa carrière, se demande-t-il avec angoisse s'il n'aurait pas mieux valu pour l'humanité qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde. Or, que penser d'un art qui, après plus de vingt siècles de prétendus perfectionnements, peut encore inspirer de pareils doutes au plus illustre de ses représentants?

Si l'on porte au bilan de la médecine moderne toutes les sciences accessoires que comprend son étude, la physique, la chimie, l'anatomie, l'anatomie pathologique, et par suite l'art du diagnostic, la physiologie et même la nosographie, etc., le progrès est incontestable et les plus humbles praticiens de nos jours sont, je n'hésite point à le reconnaître, plus sa-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vants que ne l'étaient les Asclépiades. Mais si l'on n'entend par médecine que l'art de guérir les maladies, nous n'aurions pas vingt pages de bon aloi à ajouter aux traités d'Hippocrate.

De quoi se composent nos annales? Des rêveries creuses des faiseurs de systèmes et des formules incohérentes des chercheurs de spécifiques.

Tous les systèmes sont morts et bien morts, Dieu merci! Ils dorment en paix, comme les momies d'Égypte, dans la poussière de leurs sépulcres. Les amateurs d'archéologie peuvent les exhumer s'ils ont du temps à perdre; mais je défie qui que ce soit de leur rendre la vie. Qu'est-ce qu'un système, en médecine? Une fiction; une série de déductions plus ou moins logiques tirées d'une simple hypothèse, à laquelle on donne gratuitement la valeur d'un axiome; un jeu d'esprit, enfin, au moyen duquel on rattache tous les faits pathologiques à une seule cause, englobant ainsi toutes les maladies en une seule. C'est l'histoire des alchimistes, poursuivant le grand œuvre de la transmutation et s'évertuant follement à réduire toutes les substances matérielles de l'univers à une substance unique.

Mais, si tous les systèmes sont tombés en désuétude, l'esprit de système existe encore, et très-probablement existera toujours; car il y aura toujours, soit des hommes d'imagination toujours prêts à s'envoler, sur

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

les ailes de l'abstraction, loin du monde des réalités ; soit de ces esprits orgueilleux et cassants qui écrasent les questions au lieu de les résoudre, qui ne tiennent pas compte des faits, qui nient ceux qui les gênent et en inventent au besoin, ou bien encore qui les faussent et les dénaturent pour les soumettre violemment à leurs vaines spéculations et les faire entrer bon gré mal gré dans le cadre étroit de leur entendement. Eh ! mon Dieu, que l'homœopathie vienne à prévaloir, et certainement elle prévaudra, et je ne garantis pas que, dans un temps donné, l'esprit de système ne s'y fasse jour. Non certes ! rien ne me surprendrait moins que de voir quelque transfuge de l'allopathie, encore tout imbu des préjugés de son école, s'emparer audacieusement du drapeau de l'homœopathie, se poser fièrement en novateur, en inventant des vieilleries, et gâter l'œuvre de Hahnemann, en voulant la réformer sans avoir su la comprendre. Car c'est écrit, pauvres grands hommes, il y aura toujours des pygmées pour danser sur vos tombes.

Quant aux chercheurs de spécifiques, combien en ont-ils trouvé depuis plus de deux mille ans qu'ils en cherchent ? Trois ou quatre, assurent-ils, et moi je dis : Pas un seul ! Car, si le mercure était, dans le sens absolu où l'on persiste à l'entendre, le *spécifique* de la maladie vénérienne, si le sulfate de quinine était le spécifique de la fièvre paludéenne, le fer le spécifique

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de la chlorose ; le mercure, le sulfate de quinine et le fer guériraient *constamment :* le premier, la maladie vénérienne ; le second, la fièvre paludéenne, et le troisième, la chlorose. Or, chacun sait qu'il n'en est point ainsi et personne ne nous dit la cause de ces prétendues anomalies. Et cependant elle existe cette loi providentielle, soupçonnée par Sydhenham, qui presque toujours, dans la nature, place le remède à côté du mal, et met ainsi à notre portée les agents les plus propres à guérir nos maladies. Mais quel parti en a-t-on su tirer ? Aucun ; nos annales le prouvent. Comment se fait-il, par exemple, que les quatre à cinq cents substances dont s'occupent nos anciens traités de matière médicale, dont chacune eut parmi les cliniciens ses apologistes enthousiastes, dont les *hauts faits*, enregistrés par les praticiens les plus célèbres, remplissent les huit volumes de l'*Apparatus medicaminum* de Murray et Gmlin ; comment se fait-il que ces substances qui, dans certains cas, guérissaient si bien, aient peu à peu cessé de guérir, à tel point qu'aujourd'hui presque toutes sont entièrement abandonnées ? Ah ! messieurs, lisez Hahnemann, car lui seul a jusqu'ici répondu à cette question. C'est, vous dira ce grand homme, que pour régler l'administration de vos médicaments, vous n'avez jamais eu d'autre principe que le tâtonnement et le hasard ; c'est que, deux cas pathologiques, de tous

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

points identiques, ne s'étant peut-être jamais vus, il n'y avait rien à conclure *ab usu in morbis*, et que ce n'était donc point de l'expérience clinique, la grande trompeuse (*experientia fallax*), qu'il fallait attendre un *criterium* ; c'est que vous ne vous êtes jamais demandé quel rapport devait exister entre le médicament et la maladie ; c'est que tous vos prétendus médicaments ne sont autre chose que des poisons, attendu que toute substance qui trouble l'organisme, sans porter en soi aucun agent de guérison, ne mérite pas d'autre nom ; c'est enfin, messieurs les chercheurs de spécifiques, que ce qu'il fallait chercher, ce n'était point des spécifiques fatalement introuvables, car il n'en existe aucun, mais la seule chose à laquelle vous n'ayez pas songé, le *pourquoi les médicaments guérissent quand ils guérissent*, autrement dit *la loi de spécificité*.

Et cependant elle crève les yeux cette *loi de similitude* [1] qui ouvre une ère nouvelle à la thérapeutique

1. *Loi de similitude, loi des semblables, similia similibus curantur.* Je regarde comme très-fâcheux que ces expressions aient été adoptées dans le langage scientifique. Elles semblent impliquer et tendent certainement à propager une idée fausse, car, ainsi que Hahnemann lui-même le fait observer, le mot grec ὅμοιον, racine du mot *homœopathie*, signifie *analogue* et non *semblable*. La similitude n'est relative qu'aux symptômes comparés de l'agent morbide et de l'agent curatif, mais non à ces agents eux-mêmes. On prévient la *variole* au moyen du *vaccin*, mais le principe de la variole et le principe du vaccin ne sont point identiques; ils ne sont point ***semblables***; les symptômes seulement des deux maladies ont entre

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

et fera bénir à tout jamais le grand nom de Hahnemann. Qui d'entre nous, en effet, n'a maintes fois été frappé de la ressemblance qui existe entre certains ulcères vénériens et certains ulcères mercuriels ? ressemblance telle qu'elle n'a que trop souvent donné lieu aux plus funestes méprises [1].

Mais ce n'était rien que de découvrir la loi de similitude auprès de ce qu'il y avait à faire pour la rendre applicable. Car cette loi de similitude, sans l'expérimentation préalable des médicaments sur l'homme sain et à doses non perturbatrices, n'est qu'une vaine formule; de même que l'expérimentation physiologique des médicaments, sans la connaissance de la loi de similitude, n'eût été qu'une recherche oiseuse, sans objet et partant sans utilité.

Eh bien ! C'est après avoir consacré vingt ans de sa

eux la plus grande similitude. S'il en était autrement, on préviendrait la variole en inoculant la variole : ce qu'on faisait autrefois, et l'on traiterait la syphilis en inoculant la syphilis, ce qu'on a vu faire de nos jours !

1. J'ai mis plus de six mois à réparer chez un de mes malades, une méprise de ce genre commise cependant par un *spécialiste* en renom. Ce praticien, croyant avoir affaire à un chancre de la gorge, et ignorant que ce prétendu chancre s'était manifesté pendant que son malade, antérieurement traité pour une gonorrhée, probablement non vénérienne, prenait des pilules de Belloste (quelle thérapeutique!), prescrivit à son tour des frictions mercurielles à la face interne des cuisses. Or, il survint de tels accidents que, sans l'intervention fortuite de M. Serres, de l'Institut, qui fit suspendre le traitement, le pauvre malade y eût peut-être perdu la vie.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

vie à cette œuvre immense que Hahnemann se présente à nous ; et nous, sans lui tenir compte de son admirable persévérance, sans soumettre ses assertions au creuset de l'expérience, que dis-je, sans même daigner le lire, c'est par des risées que nous l'accueillons, exactement comme les contemporains de William Harvey et de Jenner ont (ce qui nous révolte encore !) accueilli ces deux grands initiateurs.

Mais nos maîtres, nos princes de la science, comme nous les nommons, les Chomel, les Récamier, les Bouillaud, les Andral, les Trousseau, Trousseau surtout, un admirable esprit; pourquoi tous ces médecins, éminemment intelligents, qui ont dû lire Hahnemann, et qui n'ont pu manquer de le comprendre, ne se sont-ils pas empressés d'adopter sa méthode ? pourquoi ne se sont-ils pas mis à la tête du mouvement ? pourquoi ne sont-ils pas tous homœopathes ? Pourquoi ?... Question naïve ! « Les savants, dit Jean-Jacques Rousseau, ont moins de préjugés que les ignorants, mais ils tiennent davantage à ceux qu'ils ont. » Et nos maîtres, en leur qualité de savants que personne ne leur conteste, tiennent essentiellement à leurs préjugés; ils y tiennent d'autant plus que leurs antécédents, leur position acquise, l'autorité dont ils jouissent, leur amour-propre surtout engagé dans la question, leur font, pour ainsi dire, un point d'honneur de ne s'en pas départir. Que Broussais, adoptant

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la phrénologie, se fasse résolûment l'adepte de Gall et de Spurzheim, il n'y a rien là qui puisse surprendre, car la phrénologie n'est nullement contradictoire à la doctrine de l'irritation. Mais que le professeur Trousseau, qui a publié un traité de matière médicale et de thérapeutique, auquel il doit une partie de sa réputation ; qu'un Bouillaud, à qui ses élèves ont offert une médaille à son effigie, et portant à l'exergue cette ambitieuse légende : *Au chef de la médecine exacte* ; que les Andral, les Louis, les Chomel, etc.; que tous ces hommes enfin, qui sont ou se croient chefs d'école, abdiquent pour se mettre à la remorque d'un médecin à peine connu, du moins en France ; qu'un beau jour, soit à leur clinique, soit à l'amphithéâtre de la Faculté, ils s'en viennent faire à leurs élèves cette courageuse déclaration : « La thérapeutique, que, depuis vingt ans, nous vous enseignons comme la meilleure de toutes, est une thérapeutique fausse, parce qu'elle est dénuée de base, une thérapeutique baroque, brutale, qui tourmente les malades sans les guérir et qui, par conséquent, n'a aucune raison d'être. La seule vraie thérapeutique, que nous nous réservons de vous enseigner lorsque nous l'aurons nous-même apprise, est celle d'un médecin allemand, nommé Samuel Hahnemann. » Non ! à moins d'être fou, personne ne supposera que pareille chose soit possible !

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Au surplus, de toutes les raisons qu'avaient nos maîtres pour persévérer dans leurs vieux errements, je ne connaissais point encore la plus déterminante. Ce fut le lendemain seulement que j'en fis la découverte.

Le lendemain, en effet, je repris ma lecture ; j'en étais arrivé aux *pathogénésies*. Comme elles sont classées par ordre alphabétique, la première qui me tomba sous les yeux fut celle de l'acétate de chaux (*terra calcarea acetica.*) Elle me parut bien longue pour un médicament d'aussi peu d'importance. J'eus la curiosité de voir ce que disaient de l'acétate de chaux MM. Mérat et de Lens, dans leur *Dictionnaire universel de matière médicale et de thérapeutique*, et je trouvai ce qui suit :

« *Acétate de chaux.* — Ce sel, très-soluble, amer, etc., a été recommandé à la dose de 1 à 3 scrupules comme excitant, fondant, incisif, diurétique et particulièrement vanté, comme l'hydrochlorate, contre les engorgements scrofuleux et l'orchiocèle. »

A la bonne heure, pensai-je, voilà qui est simple et concis, un peu vague peut-être, mais facile à retenir, et, ne le retiendrait-on pas, que le mal ne serait pas grand : qui se sert aujourd'hui de l'acétate de chaux ? Il n'y a peut-être pas en France deux médecins qui le prescrivent une fois l'an, et vraiment c'est grand dommage ! un médicament qui

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

possède de si précieuses propriétés ! excitant, fondant, incisif et diurétique ! Mais voilà le malheur ! c'est qu'en thérapeutique tout est affaire de mode, et chaque médicament a la vogue à son tour. D'ailleurs, qui pourrait nous dire pourquoi et dans quels cas, parmi tant d'autres drogues qui ont aussi la réputation d'être excitantes, fondantes, incisives et diurétiques, l'acétate de chaux mériterait la préférence? Personne assurément : c'est, en pareille matière, la fantaisie qui décide.

Mais il paraît que Hahnemann n'est nullement fantaisiste, et traite les choses beaucoup plus à fond, car il ne consacre pas moins de dix-neuf pages à la pathogénésie de l'acétate de chaux ; et encore cette pathogénésie, très-incomplète il est vrai, ainsi que Hahnemann a le soin de nous en prévenir, ne démontre-t-elle pas bien clairement que l'acétate de chaux soit excitant, fondant, incisif, ni même constamment diurétique. Je ne dissimulerai pas au reste que j'en trouvai la lecture passablement aride ; puis elle ne répondait pas entièrement à l'idée que, très à tort sans doute, je m'étais faite d'un travail de cette espèce. Je m'étais attendu, je ne sais pourquoi, à la description minutieusement détaillée d'une *maladie médicamenteuse*, ayant, comme toute autre maladie, ses phases, ses traits saillants et caractéristiques, ses phénomènes accessoires, sa durée, en un mot, son

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

type ; et, au lieu de cela, je n'avais sous les yeux qu'un entassement de symptômes, énoncés dans un ordre arbitraire et par conséquent sans lien entre eux. Mais était-il possible qu'il en fût différemment ? Je ne le crois pas. Et cependant, pourquoi n'en ferais-je pas l'aveu ? cette question, même après vingt ans de réflexion, je me l'adresse encore de temps en temps[1].

1. Toutes les maladies médicamenteuses qu'on obtient en expérimentant, sur des sujets sains, *des substances en dilution*, sont, aussi bien que les épidémies, les résultats d'intoxications dynamiques, et je cherche vainement à saisir la différence qu'on prétend voir entre les unes et les autres. Tout ce que je puis accorder, c'est que la maladie médicamenteuse est ordinairement trop faible pour être bien appréciée dans son ensemble. Il en est d'elle comme de ces scarlatines amorphes qui, en temps d'épidémie scarlatineuse, passeraient inaperçues, si le fait même de l'épidémie, bien plus que la légère angine et les quelques taches à peine visibles qui constituent tous leurs symptômes, ne guidait le praticien pour les faire reconnaître. Lorsque, d'ailleurs, des personnes d'une sensibilité exceptionnelle veulent bien se prêter à l'expérimentation physiologique, il n'est pas très-rare de voir les maladies médicamenteuses revêtir une telle intensité de symptômes, qu'il devient impossible d'y méconnaître de véritables types. Qu'on se donne la peine de lire dans ma *Systématisation de la matière médicale homœopathique*, à l'article *Cédron*, l'observation d'une dame qui, expérimentant ce médicament *à la sixième dilution*, eut, *pendant vingt-deux jours*, avec un ensemble de symptômes parfaitement accusés, un accès quotidien de *fièvre intermittente* présentant les trois stades de la *fièvre des marais*. Or, si la fièvre des marais est une véritable maladie, je demande qu'on veuille bien m'expliquer pourquoi la *fièvre du Cédron* n'en serait point une aussi. Je pourrais citer encore, en faveur de ma thèse, *l'espèce de chlorose produite par le fer*, si souvent observée dans les vallées où les eaux sont ferrugineuses ; *l'espèce de*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Quoi qu'il en soit, plusieurs choses me frappèrent vivement dans cette pathogénésie de l'acétate de chaux. Je remarquai, en premier lieu, que les 336 symptômes dont elle se compose embrassent à peu près dans leur ensemble l'organisme tout entier, ce qui me fit mieux comprendre pourquoi j'avais vu Pétroz, à la recherche du médicament qu'il avait à prescrire, interroger minutieusement des organes qui ne me semblaient nullement en jeu dans la maladie qu'il traitait. La vérité est que lorsqu'on apporte un soin extrême à explorer un malade quelconque et qu'on recueille, par le menu, toutes les sensations qu'il accuse, on est presque toujours surpris du grand nombre de symptômes accessoires qu'il faut ajouter à ceux qui émanent directement du siége organique de la maladie, pour se faire de celle-ci une image complète. Je constatai, en second lieu, que tous les expérimentateurs n'avaient pas éprouvé des sensations complétement identiques, bien que, relativement à certains organes, il y eût entre leurs rapports une remarquable concordance. J'en conclus avec raison que la sensibilité à l'action médicamenteuse,

fièvre intermittente, avec vertiges et hémorrhagies passives, que produisent quelquefois, dans les manufactures de tabac, les émanations de cette plante en fermentation et que guérit l'arnica; la *phthisie des sculpteurs*, le *tremblement des étameurs*, etc., etc. Mais cela m'entraînerait trop loin.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

ou peut-être spécialement à l'action de l'acétate de chaux, ne pouvait être la même chez tous, et qu'il devait y avoir là une question d'idiosyncrasie, question que Hahnemann a, en effet, si merveilleusement résolue, relativement à un assez grand nombre d'agents médicinaux.

Enfin, la liste des symptômes moraux devint pour moi l'objet des réflexions suivantes :

Quel beau livre il y aurait à faire sous ce titre aussi piquant que nouveau : *Symptômes moraux des maladies !* L'esprit philosophique, l'observation médicale et la physiologie transcendantale pourraient largement s'y donner carrière.

Mais, va-t-on s'écrier sans doute, qu'entendez-vous par ces paroles : symptômes moraux des maladies ? Toutes les maladies seraient-elles donc pour vous des affections mentales ? Car nous ne voyons pas trop pourquoi, en dehors de celles-ci, le médecin aurait à tenir compte des caprices, de la maussaderie ou de la gaieté de ses malades, non plus que de toutes les chimères qui peuvent leur traverser l'esprit. C'est bien assez déjà de nous occuper de leurs maux physiques; le reste ne nous regarde point et ne saurait nous intéresser à aucun titre. Qu'un malade soit triste, morose, voire même impatient et irritable, il est dans son droit : ce n'est pas réjouissant de souffrir; qu'il soit taciturne et préfère la solitude à la société

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

de ses semblables, tous les animaux malades en sont là. Enfin, qu'une pusillanimité naturelle, accrue encore par l'épuisement, lui suggère de folles appréhensions, des remords de conscience, une certaine exaltation religieuse, la peur de mourir, d'aller en enfer, etc.; il n'y a rien là qui puisse surprendre: c'est ce que nous voyons tous les jours, sans nous en préoccuper jamais. — Et c'est le tort que nous avons, mes très-honorés confrères, car je suis convaincu que toutes ces choses n'ont guère moins d'importance que les enduits de la langue et la fréquence du pouls.

Et d'abord, je soutiens qu'il n'y a rien dans les dispositions ou les propensions morales de nos malades, qui soit conforme à votre logique. Tous, tant s'en faut, ne sont pas tristes, même parmi ceux qui, selon vous, auraient le plus de sujet de l'être [1]; tous ne sont

1. J'ai soigné, pendant quelques semaines, deux ou trois ans avant sa mort, le célèbre poëte allemand Henri Heine. La maladie à laquelle il finit par succomber, un ramollissement de la moelle épinière, avait fait déjà chez lui de grands ravages. Il y avait paralysie presque complète du mouvement dans les membres abdominaux, qui étaient le siége de douleurs atroces, que d'énormes doses d'acétate de morphine (30 à 40 centigrammes par jour) ne parvenaient point à calmer. Eh bien, malgré cet état déplorable, sur lequel il ne se faisait aucune illusion, Heine conserva jusqu'à son dernier soupir sa verve, son esprit pétillant, sa diabolique gaieté. Moins d'un mois avant de mourir, il écrivit, pour la *Revue des Deux-Mondes*, un article éblouissant ayant pour titre *les Dieux en exil*. Il n'était pas possible à ses visiteurs de s'apitoyer longtemps sur son sort : au

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas moroses, et les plus moroses sont rarement ceux qui souffrent le plus; rien de commun comme de voir les plus pusillanimes ne se préoccuper ni de la mort ni de l'enfer. L'état moral, dans les maladies, a donc sa raison d'être dans la nature même de celle-ci, et c'est à ce titre qu'il mérite l'attention du médecin.

Tout le monde sait que les affections morales engendrent assez souvent des maladies organiques; mais, ce qu'on sait beaucoup moins bien, c'est que celles-ci sont subordonnées, quant à leur siége et à leur nature, à l'espèce particulière de celles-là. De même qu'en piquant de son scalpel la face supérieure ou la base du cervelet, M. Claude Bernard a pu déterminer, à son gré, chez des animaux l'albuminurie ou le diabète, on a pu voir chez l'homme: la colère provoquer une diarrhée bilieuse; la peur, des évacuations séreuses; l'humiliation, une sorte d'hémorrhagie intestinale; une grande joie, de copieuses émissions d'urine; un chagrin prolongé, la constipation, l'altération de l'haleine, l'hépatite chronique, etc. Or, s'il est démontré que certaines causes morales peuvent produire certaines affections organiques, n'est-il pas très-admis-

plus fort de ses douleurs, il les faisait rire par ses saillies. Or, qu'au lieu de la maladie dont il se mourait, Henri Heine eût eu seulement une affection chronique de la prostate, et sa gaieté aurait fait place à une hargneuse tristesse.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sible que ces dernières, lorsqu'elles préexistent à ces causes, doivent, par une réciprocité bien légitime, modifier, *chacune selon son espèce*, nos idées et nos sentiments, et créer en nous un état moral plus ou moins analogue à celui qui, si elles n'existaient point, aurait pu les faire naître. Le caractère d'un homme malade est donc, comme celui d'un homme ivre, un caractère factice, offrant pour ainsi dire l'empreinte de la maladie, caractère fort souvent tout opposé à celui qu'aurait ce même homme, s'il était bien portant. Tel hypocondriaque qui, à toute heure du jour et de la nuit, n'est occupé que de sa santé, qui n'a qu'une peur, celle de mourir, est pourtant obsédé par des idées de suicide. Beaucoup de goutteux sont irritables et colères, même quand ils souffrent peu ; la jeune fille chlorotique pleure sans savoir pourquoi ; l'hystérique s'exalte à tout propos, crie, sanglote, extravague, a des jalousies folles et des goûts désordonnés ; le phthisique, dont la mort est certaine, s'illusionne sur son état, jusqu'à sa dernière heure ; il forme mille projets pour un avenir éloigné, se fait faire des vêtements qu'il ne portera pas, etc., de telle sorte qu'un phrénologiste pourrait dire, avec quelque apparence de raison, que la fonte tuberculeuse dans les poumons surexcite dans le cerveau *l'organe de l'espérance*. Eh bien! tous ces faits-là sont caractéristiques ; et certainement Hahnemann nous ouvre, en pathologie

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

aussi bien qu'en thérapeutique, une nouvelle voie d'observation, dans laquelle il est intéressant pour nous de le suivre, lorsqu'il insiste, comme il le fait, sur les symptômes moraux produits par les médicaments,

Nonobstant ces réflexions, je suis forcé d'avouer que mon ardeur pour l'étude de la matière médicale homœopathique, n'égalait point, à beaucoup près, mon admiration pour Hahnemann. La pathogénésie de *terra calcarea acetica* avait jeté du froid sur mon enthousiasme. Je lus pourtant, mais non sans efforts et non sans m'y reprendre à plusieurs fois, celle de l'*acétate de manganèse*, celle de l'*acide muriatique*, celle de l'*acide phosphorique*. Puis, enfin, je commençai celle de l'*aconit*. Mais j'étais à bout de patience : à la dixième page de celle-ci, excédé, n'en pouvant plus, hors de moi, je fermai le livre et le jetai avec le dépit d'un enfant qui brise un jouet dont il ne parvient pas à saisir le mécanisme. — Non ! m'écriai-je, je ne lirai pas cela : ce n'est pas un livre; c'est un grimoire. Toutes ces pathogénésies se ressemblent. Je me perds dans ce fouillis de symptômes, dont pas un ne me reste dans l'esprit; j'aimerais mieux apprendre par cœur le Chou-King, les lois de Manou, les Veddas et tous les livres sacrés de l'Orient. Au diable Hahnemann et ses rêveries ! Fasse de l'homœopathie qui vou-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dra, moi j'y renonce, j'en deviendrais fou ! — Puis, ma bile épanchée dans cette puérile boutade, je me mis à réfléchir et à raisonner plus froidement. — Il est clair, me dis-je, que, faute d'habitude sans doute, je ne retiens pas grand'chose de ces pathogénésies. Peut-être faudrait-il consacrer beaucoup de temps à chacune d'elles, avant de passer à la suivante. Peut-être même ne parviendrais-je à me faire une notion un peu précise de chaque médicament qu'en l'expérimentant sur moi-même [1]. Mais alors, bon Dieu ! combien d'années mettrais-je à apprendre la matière médicale? Ah ! je conçois maintenant que les Chomel, les Andral, les Récamier et *tutti quanti*, à qui la clientèle laisse à peine le temps de dormir, aient reculé devant une pareille besogne, si jamais ils ont eu (ce qui au reste est fort douteux), la velléité de l'entreprendre. Il est décidément bien plus facile de se moquer de l'homœopathie que de devenir homœopathe. Admettons qu'il faille seulement une semaine pour étudier à fond une pathogénésie, et je suis sûr que Pétroz y consacrait plus de temps, les pathogénésies faites, se comptant déjà par centaines, c'est donc tout simplement un travail de deux ou trois années au moins, que j'aurais en perspective. Et tout cela, pour arriver à quoi ? A me met-

1. Ce que je fis les années suivantes.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

tre au ban de la majorité des médecins et à prescrire à mes malades des décillionièmes de gouttes ! Non certes, je n'en ferai rien ; ma foi dans les infinitésimaux n'est pas telle encore que je sois prêt, pour la confesser, à affronter le martyre ; le plus sage pour moi est de ne pas quitter la route battue, celle que suivent mes maîtres, et qu'ont suivie les leurs. Leur exemple prouve assez qu'elle peut conduire à la renommée et à la fortune. Le public qui, heureusement, n'entend rien aux questions médicales est de si bonne composition ! La grande affaire est de savoir attirer son attention. Pour cela faites du bruit : brochures, livres, cours publics, mémoires à l'Institut, tout est bon ; mais du bruit, car il attire la foule, comme il attire les abeilles, et le médecin qui en fait le plus, est le plus grand médecin, sans que jamais personne se demande s'il guérit mieux que ne guérissent les autres.

Quant à la médication que je prétends adopter, en vérité cela ne mérite pas que je prenne la peine d'y réfléchir. Entre toutes nos médications allopathiques, je donnerais le choix pour une épingle : saignée, sangsues, vésicatoires, cautères au besoin, bains médicamenteux (dont le principe, par parenthèse, n'est jamais absorbé), cautérisation de la gorge et de l'utérus seulement, parce qu'il n'est pas possible de cautériser l'estomac ; imbrocations mercurielles ou iodu-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

rées, quelquefois dangereuses; sulfate de quinine, contre la fièvre, qu'il aggrave quand il ne la guérit point; belladone contre l'épilepsie, ce qui réussit rarement; opium contre le tic douloureux, ce qui ne réussit jamais; purgatifs contre la constipation, qu'ils font cesser un jour pour l'augmenter ensuite; ou bien encore purgatifs contre tout, ce qui est radicalement absurde, tout cela se vaut et ne vaut pas grand'chose. Notons d'ailleurs que si les homœopathes, il faut bien leur rendre cette justice, procèdent, dans tous les cas, en vertu d'un même principe, il n'en est pas de même des allopathes qui, presque sur aucun point, ne s'accordent pas mieux entre eux qu'ils ne s'accordent avec les disciples de Hahnemann. Dans nos hôpitaux, par exemple, chaque chef de service se prétend en possession d'une thérapeutique particulière, la meilleure possible, bien entendu; et la statistique (autre chimère de notre vieille école) donne à peu près, pour tous, les mêmes résultats négatifs, et c'est sur ces résultats qu'on bataille à outrance? Oh! que Frapart avait raison de dire :

Médecine, pauvre science!
Médecins, pauvres savants!
Malades, pauvres victimes!

Pauvres, pauvres malades! en seriez-vous donc réduits à dire de nous autres médecins, ce que Figaro

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

disait des grands seigneurs : « Ils nous font assez de bien, quand ils ne nous font pas de mal » ? Eh bien ! soit. Je m'arrangerai pour faire aux miens le moins de mal possible. Pour être plus sûr de ne pas leur nuire, je ne les traiterai pas du tout ; aussi bien aucuns disent-ils, parmi nos vieux allopathes, que cette méthode est encore de beaucoup la plus sûre et la meilleure de toutes. Et l'Académie de médecine elle-même ne parle-t-elle pas de décerner un prix à celui qui démontrera le mieux les avantages de la *méthode expectante ?* Et voilà où nous en sommes, après vingt-cinq siècles de perfectionnements, apportés à la médecine d'Hippocrate ! Quelle pitié ! quelle honte ! mais qu'y faire ? Il faut en prendre son parti, mieux vaut encore laisser la nature réagir librement contre les maladies, que de contrecarrer ses efforts. Pratiquons donc la médecine expectante, puisque la tradition ne nous en a pas légué de plus satisfaisante. Faisons du moins de l'hygiène, puisqu'il n'existe point de vraie thérapeutique. Et pourtant, une voix intérieure, celle de ma conscience, murmurait une sourde plainte, quelque chose comme le cri de détresse de Galilée, réduit à confesser des erreurs que condamnait son génie : « *e pur sie muove,* » et cependant elle existe la vraie thérapeutique ! O Hahnemann ! indifférence, paresse et lâcheté, voilà les véritables ennemis de ta découverte.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

J'étais, à cette époque, médecin de l'établissement thermal de Bagnolles, en Normandie, et, vers la fin de mai, je quittai Paris, comme je le faisais chaque année, pour me rendre à mon poste; mais il était dans ma destinée que l'homœopathie m'y poursuivrait.

C'est une singulière médecine que celle qui se pratique dans les stations thermales; si singulière, qu'après m'y être personnellement livré pendant cinq ans, j'en suis encore à me demander parfois si c'est une médecine quelconque. Tout naturellement, les malades qui s'y rendent y viennent avec une intention arrêtée, celle de prendre les eaux. Le médecin n'a donc pas autre chose à faire qu'à les leur prescrire ou à les renvoyer, ce qu'il fait quelquefois, mais le plus rarement possible. Ce n'est pas que les médecins des établissements thermaux ne soient presque toujours des hommes parfaitement honorables, instruits et souvent même très-distingués; mais le cercle étroit et monotone dans lequel ils sont forcés de se mouvoir, c'est-à-dire l'obligation, qui leur est en quelque sorte imposée par leur position, de restreindre leur thérapeutique à l'emploi de leurs eaux, manque rarement de les amener à se faire, sur les vertus de celles-ci, les plus singulières illusions. Beaucoup d'entre eux, comme me le disait plaisamment un malade, se *grisent avec leurs eaux* de la meilleure foi du monde. Ils les croient

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

propres à tout guérir, en boivent eux-mêmes avec amour et les conseillent, presque dans tous les cas, comme un remède souverain. Et cependant que de choses à dire contre une semblable médication!

Indépendamment de ce que bon nombre d'eaux thermales, n'étant nullement *minéralisées*, ne diffèrent, à peu près que par leur température des autres eaux potables et ne doivent qu'à une sorte de superstition la renommée dont elles jouissent; indépendamment de ce que l'absorption cutanée d'un principe médicamenteux, dans un bain à n'importe quelle température, est aujourd'hui contestée et semble en effet contestable[1]; indépendamment enfin de ce que de longues séries de bains, à diverses températures, ont, relativement à l'immense majorité des cas, des effets jusqu'ici complétement indéterminés; je pose en principe que la réunion de deux ou trois mille individus des deux sexes, de tout âge, de toute constitution, affectés des maladies les plus diverses, les plus dissemblables, les plus disparates, et se gorgeant pour se guérir, pendant des semaines ou des mois, d'une seule et même eau, plus ou moins médicamenteuse, ne présente à la raison qu'un spectacle burlesque.

1. Il résulte, d'expériences récentes, que des bains saturés d'acide arsénieux ou de sulfate d'atropine ne produiraient aucun des effets auxquels donnerait lieu la plus faible dose d'un de ces poisons, introduite dans les voies digestives.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Est-ce à dire pour cela que je nie la puissance thérapeutique de certaines eaux minérales? Loin de moi cette pensée. Je suis sûr, au contraire, qu'un grand nombre d'entre elles pourraient devenir de précieux médicaments. Mais ce que je soutiens, c'est que l'empirisme en fait un abus déplorable; c'est que la plupart des médecins qui les conseillent à leurs malades n'en connaissent pas plus les vraies propriétés qu'ils ne connaissent celles de tous les autres agents thérapeutiques; c'est que tant qu'on ne se décidera pas à établir méthodiquement, à la façon de Hahnemann, la *pathogénésie* de chacune de nos eaux minérales, de manière à ce qu'elles puissent être ensuite administrées, conformément à la loi de similitude, l'hydrologie ne sera pour les médecins, et surtout pour les malades, qu'une immense mystification[1].

Mais qui donc, grand Dieu, s'avisera jamais de publier ces pathogénésies des eaux? Quoi! l'on viendrait avouer que ces sources si bienfaisantes (cette épithète

1. Le professeur Marjolin, consulté un jour par un rhumatisant, lui conseille, sans hésiter, et en homme sûr de son fait, les eaux d'Aix en Savoie. Notre rhumatisant, qui se voit déjà guéri, paie sa consultation et se retire fort satisfait. Mais voilà que tout à coup Marjolin, se ravisant, court après son malade, qui était déjà au bas de l'escalier, le rappelle, et, de la porte de son cabinet, lui crie, avec cette adorable bonhomie qui n'appartenait qu'à lui : « Dites-donc, monsieur, si les eaux d'Aix vous font du bien, ayez la bonté de me le faire savoir, parce que, moi aussi, j'ai un rhumatisme, et, ma foi, j'irais à Aix. »

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

est partout consacrée) sont pourtant susceptibles de causer une foule de maux! eh! juste ciel! qui désormais en voudrait boire ou seulement s'y baigner? Non, non, c'est bien assez déjà d'énoncer sommairement, le plus sommairement possible, les circonstances, toujours très-rares, où elles peuvent n'être pas salutaires. Les résultats heureux (quinze ou vingt par mille malades) ont un grand retentissement. Quant aux faits négatifs, on se garde bien de les compter, et comme on n'a pas de raison d'en parler, on n'en parle jamais; et voilà justement, soit dit sans nulle malice, comment s'est établie la vogue, quelquefois immense, de certaines panacées qui révoltent le sens commun, qui ont fait dans le monde plus de ravages que n'en ont causé la peste et la famine, et qui cependant n'ont jamais manqué de sincères apologistes.

Ainsi que dans tous les autres établissements du même genre, on voit à Bagnolles, pendant la saison des bains, des malades de toutes sortes : dartreux, gastralgiques, rhumatisants, chlorotiques, paraplégiques, hémiplégiques, etc. Quelques personnes riches des environs s'y rendent en pure et simple villégiature. parce que le site est charmant. Parfois enfin, des confrères mal avisés y envoient des malades à qui ces eaux seraient évidemment contraires; ce qui met le médecin résidant dans une situation délicate et

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

souvent même assez embarrassante; situation d'ailleurs avec laquelle j'ai aujourd'hui la satisfaction de pouvoir me dire que ma conscience n'a jamais transigé.

Une dame de Versailles qui nous arriva vers la mi-juin appartenait évidemment à cette catégorie de malades auxquels nos eaux ne pouvaient, suivant moi, apporter aucun soulagement. Elle avait cinquante-deux ans, était obèse, et se plaignait d'une affection de l'utérus, donnant lieu à des pertes de sang; pertes passives, presque incessantes et, de temps en temps, d'une abondance alarmante. Autant qu'il m'en souvient, il n'existait chez elle d'autre affection organique qu'un léger prolapsus avec turgescense et ramollissement du col. Il ne s'agissait, en un mot, que de ces accidents si fréquemment inhérents à la ménopause, chez les femmes d'un tempérament lymphatico-sanguin.

Mais pourquoi cette dame avait-elle préféré Bagnolles, où elle ne connaissait personne, à Enghien, à Pierrefonds, à Aix-la-Chapelle, à Luxeuil, à Luchon, à Saint-Sauveur, etc., etc.? Ni elle, ni son médecin, ni personne n'aurait pu le dire. Mais enfin, elle était à Bagnolles, et, en dépit de toutes mes objections, elle y voulut rester. Elle prit, les premiers jours, quelques verres d'eau thermale et ne se trouva pas mieux; puis un peu d'eau ferrugineuse, avec

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

quelques bains frais en piscine et se trouva beaucoup plus mal. La voilà donc dans son lit, sans fièvre, sans grandes douleurs, mais avec une véritable métrorrhagie. J'aurais donné beaucoup pour la savoir à Versailles, et je n'avais plus qu'une idée, celle de la mettre en état d'y retourner au plus vite. Je lui prescrivis donc, indépendamment de la diète, d'un repos absolu, des boissons acidulées et des compresses froides sur l'hypogastre, quatre pilules, par 24 heures, de seigle ergoté, contenant chacune environ cinq centigrammes de ce médicament.

« Oh ! monsieur, me dit la malade, en lisant ma prescription, on m'a donné bien des fois ce médicament-là et toujours sans succès ; jamais il ne m'a fait de bien que lorsqu'on me l'a prescrit *homœopathiquement*. »

— Ah ! que voilà bien, pensai-je, un préjugé d'hystérique ! « prenez toujours mes pilules, madame, et nous verrons ensuite. »

Le lendemain, 25 juin, même état que la veille ; nuit agitée, pouls un peu plus fréquent ; la perte allait son train.

La malade insistait sur son *seigle ergoté homœopathique*.

« Eh tenez, monsieur, me dit-elle, voilà la copie de l'ordonnance qu'à trois reprises différentes, on m'a faite, depuis deux ans, en circonstances pareilles, et

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

qui, chaque fois, m'a remise sur pied, presque du jour au lendemain. »

Cette ordonnance, qui n'était pas signée, puisque ce n'était qu'une copie, était ainsi conçue :

Secale cornut., troisième trituration. — 1 gramme.
Sacch. lact. Q. S. pour six doses.

A prendre trois doses en 24 heures.

« Eh bien, madame, dis-je, il sera fait selon votre désir. Mais comme nous ne pouvons avoir votre médicament que dans deux jours au plus tôt, continuez en l'attendant mes pilules. »

Elle y consentit, en prit même une en ma présence, et je joignis ce jour-là à ma prescription des injections au tannin, une tisane de racine de bistorte (quel gâchis!) et un peu de bouillon froid pour alimentation.

En quittant ma malade, je me rendis auprès du directeur de l'établissement et lui soumis le cas, ce qui lui fit hausser les épaules. Ni lui ni notre pharmacien ne comprirent rien d'ailleurs à l'ordonnance, en langage hybride, moitié latin, moitié français, que je leur présentai; il fut décidé qu'elle serait immédiatement expédiée à Paris au pharmacien homœopathiste de la rue du Helder, avec prière de nous faire parvenir, par le retour du courrier, les six doses formulées.

Quant à moi, fort ennuyé de la tournure que pre-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

naient les choses et passablement inquiet sur le compte de ma malade, j'étais d'autant moins rassuré, par la prochaine arrivée du *seigle ergoté homœopathique*, que le peu que j'avais lu de Hahnemann suffisait pour me faire comprendre ce que c'était qu'une *troisième trituration*. Un gramme d'un médicament à la troisième trituration me représentait, le calcul en était très-simple, UN DIX-MILLIÈME de gramme de ce même médicament en nature. C'était donc un dix-millième de gramme de seigle ergoté que ma malade prendrait en 48 heures. Or, j'avais beau me répéter la théorie de Pétroz sur la puissance électro-magnétique communiquée aux drogues par la trituration, ce dix-millième de gramme me troublait la conscience et me paraissait, dans un cas qui menaçait de devenir grave, s'il ne l'était déjà, une pauvre planche de salut.

Le 26 juin, la perte est exactement ce qu'elle était la veille; mais le pouls est plus dépressible; la malade a sensiblement pâli.

Le 27, même état. Il est évident que les pilules ne produisent aucun effet. La pâleur est plus grande qu'elle ne l'était la veille; les lèvres et les gencives sont décolorées. La malade éprouve ce sentiment d'anxiété que provoquent les pertes de sang. Comme j'ai vu quelquefois, en circonstances pareilles, une décoction concentrée de grande consoude donner lieu à de bons résultats, je me demande s'il ne serait

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pas opportun de recourir à cette préparation[1]. Je m'en abstiens toutefois, dans cette pensée que, si le pharmacien de Paris y a mis de l'exactitude, la préparation homœopathique, si impatiemment attendue par la malade, devra me parvenir dans quelques instants. En effet, à neuf heures, le facteur de la poste me remet, contenues dans une lettre, les six doses de seigle ergoté, troisième trituration, qui nous sont envoyées de Paris et dont la malade prend immédiatement une première dose dans une cuillerée d'eau.

A midi, amélioration notable : est-ce l'effet de l'imagination? c'est d'autant plus admissible qu'on a vu souvent des émotions morales déterminer instantanément des pertes utérines. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'une action morale d'une nature appropriée produisît un effet opposé.

« Ça va mieux, ça va mieux, me dit en souriant la malade. Le sang ne coule presque plus. Demain, je serai hors de mon lit. »

A 6 *heures du soir* (une deuxième dose a été prise à deux heures,) la perte est décidément arrêtée. La malade prend un peu de bouillon froid et une aile de poulet sans pain. Je crains, je l'avoue, que ce petit repas ne soit prématuré et qu'il ne ramène les acci-

1. La grande consoude, *symphytum officinale*, est, *dynamisée*, un médicament précieux dans certains cas de pertes passives. Je l'emploie de la sixième à la douzième dilution.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

dents. Mais il n'en est rien. Le pouls se relève et voilà tout : le sang ne reparaît point.

28 *juin*, 9 *heures du matin*. La malade s'est tenu parole; je la trouve en robe de chambre, assise dans un fauteuil. Nulle apparence de perte. Il y a eu pendant la nuit quatre à cinq heures de bon sommeil.

Le 29. Elle fait plusieurs repas, et se promène dans le parc. Elle se sent encore un peu faible mais, à cela près, très-bien.

Le 30. Elle mange à la table commune, se promène pendant plusieurs heures, et passe une grande partie de la soirée au salon.

Enfin, le 2 juillet. elle procède elle-même à ses préparatifs de départ et part en effet le lendemain pour Versailles, au grand étonnement de tout le monde, car sa maladie, dont on n'a pas manqué, comme de raison, de s'exagérer le danger, a fait événement à Bagnolles.

Le directeur de l'établissement, quelques baigneurs et moi, nous l'avions reconduite à sa voiture, puis on s'était dispersé. Moi seul, absorbé dans mes réflexions, j'étais resté sur la grande route, à l'ombre d'un des frênes qui la bordent, le dos appuyé contre le tronc de cet arbre et suivant de l'œil machinalement la voiture qui s'éloignait dans la forêt. La voix de notre directeur me tira de cette rêverie.

— Eh bien, docteur, me dit-il en riant, êtes-vous

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

donc en extase, et comptez-vous rester là douze heures, comme Socrate au siége de Potidée?

— Pardon, répondis-je sur le même ton, Socrate était resté en plein soleil, et j'ai eu, comme vous le voyez, le soin de me mettre à l'ombre.

— N'importe, vous avez l'air contrit et humilié.

— Et de quoi donc, s'il vous plaît?

— Eh! mais, docteur, d'avoir été battu par l'homœopathie; car il n'y a pas à dire, vous avez été battu....

Je souris, et il continua :

— Vous allez voir que ces charlatans d'homœopathes vont venir désormais nous relancer jusque chez nous. Au fait, voyons, docteur, que pensez-vous de tout ceci? Je commence par vous déclarer, quant à moi, que mon opinion est faite. Car, de quoi s'agit-il? d'une perte qui, après avoir duré trois jours, finit par s'arrêter.... d'elle-même. Il n'y a rien d'éternel dans ce monde. L'administration des doses homœopathiques a-t-elle été pour quelque chose dans ce résultat? Eh! mon Dieu oui, pour beaucoup peut-être; mais uniquement, soyez-en sûr, en agissant sur l'imagination de la malade. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Je n'en sais rien, répliquai-je. Mais qu'on me fasse voir encore trois faits comme celui dont je viens d'être témoin, et je proclame à la face du ciel que ces charlatans d'homœopathes ont raison contre nous et

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

que les infinitésimaux valent mieux que nos médicaments. Que la cessation presque immédiate de l'hémorrhagie, dès que la première dose homœopathique a été administrée, soit le résultat d'une coïncidence fortuite, c'est ce qui est peu vraisemblable, mais enfin c'est ce qui est loin d'être, je le reconnais, mathématiquement impossible. Le hasard produit parfois des effets plus surprenants.

— Mais l'imagination, docteur, l'imagination?

— Eh! monsieur, on ne voit pas pourquoi l'imagination servirait les homœopathes mieux qu'elle ne nous sert nous-mêmes. Et ce que j'admets difficilement, c'est que trois fois, dans l'espace de deux ans, la même médication, que vous et moi nous tenons pour négative, ait pu donner lieu aux mêmes résultats positifs.

— Trois fois! c'est ce que nous ne savons point.

— Quel intérêt cette pauvre femme avait-elle à nous induire en erreur?

— Bravo! docteur, bravo! je vous vois d'ici à très-peu de temps distribuer des globules à vos malades.

— Eh! pourquoi pas, s'il m'est démontré que les globules guérissent?

Mon digne interlocuteur était un homme instruit, mais il était pharmacien; c'est pourquoi la seule idée des globules le faisait bondir. Il se prit donc à rire, d'un gros rire amer, et nous nous séparâmes.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Mais on verra bientôt comment, à mon égard, sa prophétie se réalisa.

Chacun de nous puise surtout en soi, relativement à toutes choses, les véritables éléments de ses croyances ou de ses négations. Car nous avons beau faire, nos impressions intimes subordonnent notre logique. Jamais ce qu'on nous dit, ce que nous lisons, ce que nous entendons, ce que nous voyons même ne laisse dans notre entendement une empreinte comparable par sa profondeur et, partant, par sa durée, à celle qu'y font, si je puis parler ainsi, nos sensations intérieures. C'est donc particulièrement dans le récit que j'écrirai tout à l'heure qu'on trouvera, pour peu qu'on s'y intéresse, la vraie détermination de mes convictions ultérieures à l'égard de l'homœopathie et de la direction définitive de ma carrière médicale.

Quelques semaines après le départ de notre malade de Versailles, c'est-à-dire vers la fin de juillet, bien que le temps fût sec et chaud, et que je n'eusse pas souvenir de m'être refroidi, je ressentis les premières atteintes d'une affection des bronches, très-légère au début, mais qui, peu à peu, très-lentement, augmenta d'intensité et finit, à la longue, par devenir inquiétante. Etait-ce un *rhume?* une *bronchite*, un *catarrhe sec* puis *muqueux?* N'était-ce même pas un *catarrhe suffocant?* (mon père avait cette maladie) ou pis encore, une *phthisie tuberculeuse* en voie de dévelop-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

pement? Les hypothèses que fait le médecin sur le mal dont il est personnellement atteint sont rarement couleur de rose.

Ce mot de *rhume* qu'emploie le vulgaire, est, il faut en convenir, terriblement élastique, car il embrasse, dans l'acception qu'on lui donne, la presque totalité des affections des voies aériennes, depuis le plus éphémère catarrhe nasal, à la phthisie inclusivement, puisque, sur dix phthisiques qui succombent, neuf au moins passent pour être morts d'un *rhume négligé*. Mais le mot de *bronchite* que les médecins de toutes les écoles ont emprunté à la nomenclature broussaisienne, est-il lui-même irréprochable? La bronchite, nous dit-on, est l'inflammation des bronches, ce qui nous donne clairement l'idée d'une seule et invariable espèce de bronchite. Mais on ajoute: elle est aiguë ou chronique, ce qui peut faire supposer deux espèces de bronchite. Enfin on n'hésite guère à dire que, lorsqu'elle est intense ou mal soignée, la bronchite passe de l'état aigu à l'état chronique, ce qui réduit évidemment les deux espèces à une seule. Telles sont les niaiseries qu'on nous rabâche depuis un bon demi-siècle, que M. le professeur Grisolles a grand soin de reproduire dans son *Traité de pathologie interne* et qui, selon toute apparence, ne sont pas près de disparaitre de l'enseignement officiel.

Laennec, génie pratique et profondément observa-

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

teur, préfère le nom de *catarrhe pulmonaire* à celui de bronchite. C'est que Laennec n'était point de ces hommes qui, pour satisfaire à l'esprit de système, voient les faits à travers une folle abstraction, pour les entasser ensuite pêle-mêle sous une étiquette de convention. « Les catarrhes pulmonaires, dit-il, présentent *un grand nombre de variétés* sous les rapports de la nature et de la quantité de la matière expectorée, de l'état aigu ou chronique de la maladie ou des *circonstances concomitantes* [1]. » Puis, avec un art admirable, il décrit : 1° un *catarrhe muqueux aigu*; 2° un *catarrhe muqueux chronique*; 3° un *catarrhe pituiteux*; 4° un *catarrhe sec*, indépendamment de ce qu'il nomme les *inflammations plastiques* ou *couenneuses*, et les inflammations *ulcéreuses* des bronches, car, pour lui, il n'y a pas qu'une seule sorte d'inflammation. De son propre aveu, d'ailleurs, Laennec aurait pu décrire encore bien des espèces de catarrhes et, s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il sentait peut-être que, vu la pénurie des ressources thérapeutiques de son temps, cela n'eût servi à rien.

M. le professeur Trousseau donne le nom de *bronchorrhée* et aussi de *blennorrhagie pulmonaire* au catarrhe muqueux de Laennec. « Sans forcer aucunement l'analogie. dit-il, on peut dire que les affections

1. *Traité de l'auscultation médicale*, t. I, p. 152 et suiv.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

catarrhales des voies respiratoires, celles du moins qui sont accompagnées de flux muqueux abondants, sont comparables aux affections catarrhales des organes génito-urinaires, auxquels nous donnons le nom de *blennorrhagies*. Or, ces blennorrhagies sont de *diverses espèces* [1]. » M. Trousseau procède à l'énumération de ces espèces, en compte au moins dix, puis il ajoute : « En appliquant cette dénomination de blennorrhagies aux sécrétions catarrhales mucoso-purulentes qui se font à la surface des autres membranes muqueuses, de la membrane muqueuse oculaire, par exemple, vous en reconnaitrez, comme pour les organes génito-urinaires, de différentes espèces, » et, en effet, l'éminent professeur décrit sommairement quatre espèces d'ophthalmies catarrhales. Mais pourquoi seulement quatre? pourrait-on demander à M. Trousseau, si l'analogie qu'il invoque n'est point une chimère. Pourquoi pas dix espèces d'ophthalmies catarrhales, aussi bien que dix espèces de blennorrhagies? Ce n'est pas à nous de répondre.

Enfin, M. Trousseau, poursuivant son idée et abordant de front son sujet, mentionne, mais sans les énumérer ni les décrire, *différentes espèces* de catarrhes ou de *blennorrhagies pulmonaires*.

A la bonne heure, nous voilà bien loin de la *bron-*

1. *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris*, t. I, p. 558.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

chite des broussaisiens et, pour le praticien, ces espèces multiples de catarrhes pulmonaires sont conformes aux faits journellement constatés aux lits des malades. Mais ces recherches délicates, ces fines distinctions d'espèces multiples pour une même maladie nominale, distinctions qui témoignent d'une observation dégagée d'esprit de système, supposent en thérapeutique une réforme radicale. *Nécessairement*, *chaque espèce* de maladie réclame *son traitement spécial*, et c'est par là, sans doute, que M. Trousseau va conclure. Étrange illusion! comme s'il s'agissait jamais en allopathie d'établir, entre le remède et la maladie, une corrélation quelconque! Laissons plutôt parler M. le professeur Trousseau : « L'administration des préparations balsamiques dans le traitement des affections catarrhales des organes génito-urinaires, chez l'homme et chez la femme, est une médication aujourd'hui tellement vulgarisée, que non-seulement il est peu de praticiens qui n'y aient recours, mais encore qu'il est peu d'individus atteints de blennorrhagie qui, avant de prendre aucun avis médical, ne se soumettent d'eux-mêmes à l'usage de ces médicaments et plus particulièrement à l'usage du copahu. » En vertu de quoi, M. Trousseau, préconise hardiment le copahu contre les *blennorrhagies pulmonaires*. Et voilà dans toute sa splendeur le génie de l'allopathie! voilà la logique du plus éminent de ses adeptes! voilà

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

la thérapeutique qui a cours (jusqu'à ce que la mode en soit usée) à l'Hôtel-Dieu de Paris !

Mais d'abord, M. Trousseau, vous n'avez pas le mérite de l'invention ; et l'eussiez-vous, qu'entre nous il n'y aurait pas de quoi vous en montrer bien fier. Ainsi que Van Helmont en avait fait la remarque, votre médecine n'avance pas; elle tourne sur son axe, et, par le fait de cette évolution, elle remet périodiquement en lumière certaines vieilleries, abandonnées en leur temps et pour cause. Laennec, en effet, recommande contre le catarrhe muqueux chronique, c'est-à-dire contre votre blennorrhagie pulmonaire, les balsamiques et notamment le baume de copahu, « lorsque l'estomac du malade peut les supporter [1]. » Vos malades ont-ils l'estomac plus robuste que ne l'avaient ceux de Laennec? Je ne m'arrêterai pas à vous chicaner sur de semblables vétilles, les objections que j'ai à vous faire étant de toute autre portée. Permettez-moi d'abord de vous faire observer que si, comme vous le dites, et comme rien n'est plus vrai d'ailleurs, beaucoup d'individus, atteints de blennorrhagie, s'administrent, sans consulter ni vous ni personne, le baume de copahu, exactement comme, en d'autres circonstances, ils s'administrent aussi de leur chef, tel ou tel purgatif, le purgatif Leroy, par

1. Loc. cit., p. 188.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

exemple, les *grains de santé*, les pilules antigoutteuses de Bair, ou telle autre drogue plus ou moins dangereuse, ils n'ont pas toujours lieu, il s'en faut bien, de s'applaudir de leur témérité. Mais reprenons votre raisonnement qui, au fond, se réduit à ceci : Le copahu guérit les blennorrhagies urétrales, *donc* il doit guérir de même les blennorrhagies pulmonaires. Peut-être le *donc* ici n'est-il pas très-rigoureux, car il n'est pas précisément démontré qu'un médicament qui agit d'une certaine façon sur la muqueuse de l'urètre n'agit pas tout différemment sur la muqueuse des bronches. Mais êtes-vous bien sûr, M. Trousseau, que le copahu soit apte à guérir toutes les variétés de blennorrhagies urétrales que vous mentionnez, un peu légèrement ce me semble, à l'appui de votre thèse, ou, pour parler plus net, n'êtes-vous pas sûr du contraire ? J'affirme, quant à moi, et vous avez à la fois trop d'expérience et trop de loyauté pour n'en pas convenir, qu'on traiterait en pure perte et sans la moindre chance de succès, par le copahu à toutes doses : 1° la *blennorrhagie syphilitique* ou *symptomatique d'un chancre dans l'urètre*; 2° la *blennorrhagie rhumatismale*; 3° la *blennorrhagie herpétique*; 4° enfin, la *blennorrhagie des enfants en travail de dentition*, dernière variété que, par parenthèse, les homœopathes font invariablement cesser, en deux ou trois jours au plus, avec quelques globules de mercure à *la*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

trentième dilution[1]. Or, si, sur les dix espèces de blennorrhagies que vous signalez, il y en a quatre au moins que ne guérit point le copahu, sans compter d'autres encore dont vous ne parlez pas et qu'il ne guérit pas mieux, comment pouvez-vous conclure, de pareilles données, à l'efficacité de ce médicament contre les blennorrhagies pulmonaires? En vérité, M. Trousseau, c'est de l'empirisme que vous faites, toujours de l'empirisme, et c'est l'empirisme que vous enseignez, ce qui n'est pas digne de vous.

Que personne, au reste, n'aille s'imaginer que, pour me donner plus aisément raison contre M. le professeur Trousseau, j'aie malicieusement choisi dans son livre le seul point qui y fût attaquable; j'affirme qu'il n'y a pas dans les deux volumes de sa *Clinique de l'Hôtel-Dieu*, une seule page qui ne tombe sous le coup de la même critique. Et cependant notons ceci que, de tous les ouvrages du même genre que l'école officielle a produits, depuis cinquante ans, celui de M. Trousseau est de beaucoup et sans comparaison le meilleur.

Nous voilà donc fixés. Tous les efforts des nosographes pour multiplier les types en pathologie et pour déterminer parmi les maladies des distinctions de genres, d'espèces et de variétés, sont des efforts

1. Je possède, pour ma part, 14 ou 15 observations de ce genre.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sans but et qui n'offrent d'autre intérêt qu'un intérêt de pure curiosité. Les maladies se traitent en masse, et leur désignation générique, souvent elle-même fondée sur de grossières et fausses analogies, sert seule de base à la médication à laquelle on les soumet ; tant pis pour les espèces qui se dérobent à cette médication ou bien encore que celle-ci exaspère. « Il faudra bien que la petite vérole s'habitue aux saignées, » disait un fanatique de la doctrine de Broussais ; or, tous les allopathes en sont là plus ou moins. Un botaniste serait tout aussi logique, si, pour déduire de sa science des préceptes d'hygiène, il écrivait résolûment : FAMILLE DE VÉGÉTAUX COMESTIBLES, en tête de la *famille des cucurbitacées*, qui contient en effet la citrouille et le melon, mais aussi la coloquinte, poison assez violent ; ou bien encore : FAMILLE DE VÉGÉTAUX VÉNÉNEUX, en tête de la *famille des solanées*, oubliant, pour généraliser plus à l'aise, que la pomme de terre vient ici prendre sa place entre le tabac et la stramoine.

Quant aux homœopathes, ils acceptent d'autant plus volontiers les types traditionnels et les dénominations usitées qu'ils y attachent moins d'importance. Ce n'est jamais le nom de la maladie qui détermine leur médication. C'est pour eux, semblerait-il, qu'un célèbre philosophe a écrit cet adage : « La vérité est tout entière dans les nuances. » Les *circonstances*

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

concomitantes, dont parle Laennec, pouvant varier à l'infini et modifier à l'avenant la médication, il s'ensuit que, pour le véritable homœopathe (abstraction faite peut-être des grandes influences épidémiques qui, pendant qu'elles règnent, tendent à imprimer aux affections pathologiques une physionomie commune), il y a pour ainsi dire autant de maladies que de malades. Mais il est temps de clore enfin cette longue digression.

Existe-t-il quelque forme de blennorrhagie analogue à l'affection des bronches dont je fus atteint à Bagnolles et que je vais essayer de décrire? C'est, je le confesse humblement, ce que je ne me suis jamais demandé.

Un peu de chaleur et en même temps un vague sentiment de constriction et de gêne à la gorge, comme si la muqueuse pharyngienne eût été imperceptiblement boursouflée et excoriée; enfin, de temps en temps, une légère titillation, mais trop faible encore pour provoquer la toux; voilà tout ce que j'éprouvai pendant huit ou dix jours au moins. Après quoi, la titillation augmentant, survint une toux sèche, qui apparut et se maintint sans frisson, sans chaleur à la peau, sans nulle trace de coryza, en un mot sans aucun des symptômes précurseurs ou concomitants de la grippe ou du catarrhe aigu.

Cette toux étant d'abord faible et de courte durée.

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN
Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

je n'y fis aucune attention, mais insensiblement elle augmenta de fréquence et d'intensité et force me fut bien d'y voir une maladie et, qui plus est, une de ces *inflammations primitivement chroniques*, comme les avait nommées Broussais; ce qui était peu rassurant pour moi. Quel est le médecin qui, une fois en sa vie et pendant huit jours au moins, ne se soit cru tuberculeux ? La sensation qui m'obligeait à tousser était comparable à celle qu'on éprouve en aspirant de la fumée de bois vert qui a peine à brûler, ou mieux encore une vapeur âcre, l'acide sulfureux, par exemple, avec cette différence que la muqueuse nasale n'était le siége d'aucune irritation et qu'il n'y avait pas de larmoiement. Les choses durèrent ainsi pendant plusieurs semaines, car ce ne fut guère qu'à la fin du mois d'août que l'expectoration commença à s'établir. Au reste, même apyrexie, tête parfaitement libre, nul trouble du côté des voies digestives, pas de douleur dans la poitrine, pas de sécheresse à la peau ni de sueur insolite ; bon appétit et bon sommeil; je ne toussais pas la nuit.

L'expectoration augmenta lentement comme avait fait la toux. Mais celle-ci, loin de s'amender par le développement de l'autre, poursuivait au contraire sa marche ascendante, si bien que, vers le milieu de septembre, je me trouvais à peu près dans l'état que voici :

Digitized by UNIVERSITY OF MICHIGAN Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN